BnF Gallica

Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Hoffmann, Ernst Theodor Amadeus (1776-1822). Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann.... 1830.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Deuxième Livraison.

7048

4° Z 26679

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A. Hoffmann, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

La troisième livraison, *sous presse*, 4 vol. in-12, papier satiné vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES
FANTASTIQUES
DE
E.-T.-A. HOFFMANN.

V.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME V.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MADEMOISELLE

DE SCUDÉRY,

HISTOIRE

DU TEMPS DE LOUIS XIV *.

* Das Fraeulein von Scudery, Erraehlung aus dem Zeitalter Ludwig des Vierzehnten.

Le conte d'Hoffmann, que nous publions aujourd'hui, fut composé et mis au jour en 1819, il y a dix ans. Cette publication est fort antérieure, comme on le voit, à celle du roman intitulé : *Olivier Brusson* *. Puis vint en imitation du roman, le fameux mélodrame : *Cardillac*, qui attira tout Paris à l'un des théâtres du Boulevard. — *Olivier Brusson* est un emprunt fait à Hoffmann. Le roman français, petit chef-d'œuvre de goût et de grâce, fut beaucoup loué et beaucoup lu. L'arrangeur anonyme, écrivain brillant, riche d'esprit et de talent, doté de tant d'autres succès, se réjouira, sans nul doute, de voir restituer, au pauvre auteur allemand, le fonds qui lui appartient, et qui avait tant gagné en passant dans des mains étrangères.

* Paris, 1823.

Hoffmann lui-même n'avait pas imaginé cette aventure. Il indique la source. Il a puisé dans la *Chronique de Nuremberg*, écrite par Wagenseil. Le chroniqueur allemand avait fréquenté la maison de mademoiselle de Scudéry, durant son séjour à Paris, et il avait recueilli l'anecdote aux lieux même où se passa ce singulier événement.

CONTES FANTASTIQUES.

MADEMOISELLE

DE SCUDÉRY.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la rue St.-Honoré se trouvait située la petite maison qu'habitait Magdeleine de Scudéry, connue par ses écrits, et par la faveur dont elle jouissait auprès de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Fort tard, vers minuit, — c'était durant l'automne de l'année 1680, — on frappa si violemment à la porte de cette maison que tout le vestibule en retentit. Baptiste qui, dans le petit ménage de mademoiselle de Scudéry, remplissait à la fois les fonctions de cuisinier, de laquais et de portier, était allé dans son pays pour assister aux nôces de sa sœur, et il se trouva que la Martinière, sa femme-de-chambre, fut seule éveillée dans la maison. Elle entendit les coups redoublés, et se mit à songer que Baptiste, étant parti, elle se trouvait seule avec sa maîtresse sans aucun moyen de défense. Tous les crimes d'effraction, de vol et de meurtre, qui avaient alors lieu dans Paris, s'offrirent à sa pensée; elle ne douta pas qu'une bande de brigands, instruite de la solitude où se trouvait la maison, s'efforçait d'y pénétrer avec

de méchans desseins contre ceux qui l'habitaient, et elle resta dans sa chambre, tremblante, effarée, maudissant et Baptiste et les sœurs qui se marient. Pendant ce temps, les coups retentissaient toujours avec plus de force, et il lui semblait que dans les intervalles, elle entendît une voix qui criait : « Ouvrez, ouvrez donc, au nom du ciel! » Enfin, dans une agitation toujours croissante, la Martinière prit un flambeau, et descendit dans le vestibule; là, elle entendit distinctement la voix de ceux qui disaient : « Au nom du Christ, ouvrez! »

Ce n'est pas ainsi que parle un brigand, se dit la Martinière. Qui sait si ce malheureux qu'on poursuit ne cherche pas un refuge auprès de ma maîtresse qui est toujours disposée à faire le bien. Mais ayons de la prudence!

Elle ouvrit une fenêtre, et demanda,

en grossissant sa voix autant qu'elle le put, afin de lui donner un accent masculin, qui faisait, à une heure aussi avancée de la nuit, un bruit à troubler le sommeil de tout le quartier? Elle aperçut, à la clarté de la lune qui venait de percer de sombres nuages, une figure enveloppée dans un manteau couleur de muraille, un vaste chapeau enfoncé sur les yeux. Elle reprit à haute voix, de manière à se faire entendre de la rue: Holà! Baptiste, Claude, Pierre, levez-vous et venez voir un peu quel est ce vaurien qui veut forcer la maison!

Mais celui qui se trouvait en bas, lui dit d'une voix douce et presque plaintive: Ah! la Martinière, je sais bien que c'est vous, ma bonne femme, en dépit de vos efforts pour changer votre voix; je sais aussi que Baptiste est allé au pays, et que vous êtes seule

dans le logis, avec votre maîtresse. Ouvrez-moi donc, et ne craignez rien. Il faut que je parle à votre demoiselle à l'instant même.

— Y pensez-vous? répliqua la Martinière. Vous voulez parler à ma maîtresse au milieu de la nuit? ne savez-vous pas qu'elle dort depuis long-temps, et que pour rien au monde, je ne voudrais la réveiller dans ses bons momens du premier sommeil, dont elle a tant besoin à son âge.

— Je sais, répondit celui qui était dans la rue, je sais que votre demoiselle vient de mettre de côté le manuscrit de son roman de Clélie auquel elle travaille sans relâche, et qu'elle compose en ce moment quelques vers qu'elle a dessein de lire demain chez la marquise de Maintenon. Je vous en conjure, dame Martinière, ayez de la compassion et ouvrez-moi la porte. Appre-

nez qu'il s'agit de sauver un malheureux de sa ruine, apprenez que l'honneur, la liberté, la vie même d'un homme dépendent de ce moment où il faut que je parle à votre demoiselle. Songez que la colère de votre maîtresse retombera éternellement sur vous, quand elle apprendra que c'est vous qui avez durement fermé la porte à un malheureux qui venait implorer son secours.

— Mais pourquoi réclamer la pitié de ma maîtresse à telle heure, revenez demain en meilleur temps. Ainsi parlait la Martinière de sa croisée.

Celui d'en bas répondit : — Quand le sort vient vous frapper avec la rapidité de la foudre, s'inquiète-t-il du temps et de l'heure? Quand le salut d'un homme dépend d'un instant, doit-on le retarder? Ouvrez la porte. Ne craignez rien d'un malheureux sans appui, que tout le monde abandonne, qu'on per-

sécute, et qui vient supplier votre maîtresse de le tirer d'un pressant danger !

La Martinière entendit à ces mots l'étranger soupirer, gémir ; d'ailleurs le son de sa voix annonçait un jeune homme, elle était douce et pénétrait dans l'âme. La chambrière se sentit émue jusqu'au fond du cœur, et sans hésiter plus long-temps, elle descendit avec les clefs.

A peine la porte fut-elle ouverte, que l'homme au manteau se précipita avec impétuosité dans la maison, et devançant la Martinière sur les marches, il s'écria : Conduisez-moi près de votre maîtresse !

La Martinière effrayée, éleva son flambeau, et la lueur de la bougie lui montra un visage jeune et régulier, mais d'une pâleur mortelle et horriblement défait. La Martinière tomba presque

d'effroi, lorsque l'homme entr'ouvrit son manteau, et qu'elle aperçut la brillante poignée d'un stylet qui sortait du pli de son juste-au-corps. L'étranger lui lança des regards étincelans, et s'écria avec plus de violence encore : « Conduisez-moi près de votre maîtresse, vous dis-je! »

La Martinière vit alors sa maîtresse dans un pressant danger, tout son amour pour mademoiselle de Scudéry qu'elle honorait comme une mère se réveilla et lui donna un courage dont elle ne s'était pas crue capable. Elle ferma rapidement la porte de la salle qui était entr'ouverte, et s'avançant devant l'étranger, elle lui dit d'une voix ferme : Votre conduite dans cette maison, s'accorde mal avec les paroles plaintives que vous poussiez là dehors, et qui ont excité ma compassion, fort mal à propos, je le vois. Vous ne verrez pas ma maîtresse,

et vous ne lui parlerez pas. Si vous n'avez pas de mauvaise pensée en l'âme, vous ne devez pas redouter le grand jour; revenez donc demain traiter de votre affaire! — Pour cette nuit, videz le pallier de la maison!

L'étranger laissa échapper un profond soupir, regarda la Martinière d'un air effrayant et porta la main à sa dague. La Martinière recommanda silencieusement son âme au Seigneur; mais elle demeura courageusement, et regarda l'étranger avec hardiesse, tout en s'appuyant avec plus de force contre la porte par laquelle il fallait passer pour se rendre à l'appartement de mademoiselle de Scudéry.

— Laissez-moi aller trouver votre maîtresse, vous dis-je, s'écria encore une fois l'étranger.

—Faites ce que vous voudrez, répliqua la Martinière, je ne bouge pas de

cette place. Mais, si vous accomplissez la mauvaise action que vous avez tenté de faire, vous finirez sur la place de Grève, comme tous vos maudits complices.

— Ah ! vous avez raison, la Martinière ! s'écria l'homme : j'ai l'air d'un voleur et je suis armé comme un assassin ; mais tous ceux que vous nommez mes complices, ne sont pas exécutés, oh ! non, ils ne le sont pas.

En parlant ainsi, il lança des regards terribles à la pauvre servante, et tira son poignard.

— Jésus ! s'écria-t-elle, attendant le coup de la mort ; mais au même instant un cliquetis d'armes et des pas de chevaux se firent entendre dans la rue.

— La maréchaussée, la maréchaussée ! Au secours, au secours ! s'écria la Martinière.

— Maudite femme, veux-tu me perdre! — Maintenant, tout est fini, tout est fini! Prends, prends! Remets ceci à ta maîtresse cette nuit même. — Demain, si tu veux.

Tout en prononçant ces paroles à voix basse, l'étranger avait arraché le flambeau à la Martinière, il avait éteint la bougie, et il avait glissé une petite cassette dans les mains de la femme de chambre.

— Pour le salut de ton âme, remets cette cassette à ta maîtresse, lui dit l'étranger; et il s'élança hors de la maison.

La Martinière était tombée sur le plancher; elle se releva avec peine et se retira en tâtonnant à travers les ténèbres dans sa chambre, où elle se jeta dans un fauteuil, épuisée et hors d'état de prononcer une parole. Tout-à-coup, elle entendit tourner les clés qu'elle

avait laissées dans la serrure de la porte principale. On ferma la maison, et des pas légers et incertains s'approchèrent de sa chambre. Puissamment attachée sur son siège, incapable de faire un mouvement, la Martinière s'attendit à tout ce qu'il y a de plus horrible; mais quelle fut sa surprise, lorsque la porte de la chambre s'ouvrant, elle reconnut à la clarté de la lampe de nuit, l'honnête Baptiste, qui lui parut pâle et défait.

— Au nom de tous les saints! dites donc ce qui s'est passé, dame Martinière. Ah! quelle inquiétude, quelle inquiétude! Je ne sais pas ce que c'était, mais cela m'a fait partir malgré moi hier soir de la nôce. — J'arrive dans la nuit. — Dame Martinière, me dis-je, a un sommeil léger, elle m'entendra bien si je frappe doucement à la porte. Voilà qu'une forte patrouille

arrive sur moi, des cavaliers, des fantassins, armés jusqu'aux dents; et l'on me retient sans vouloir me laisser aller. Mais heureusement que Desgrais, le lieutenant de maréchaussée, qui me connaît bien, se trouvait avec la troupe. — Eh! c'est toi, Baptiste, me dit-il en me tenant une lanterne sous le nez; d'où viens-tu par cette nuit noire? Reste sagement à la maison et garde-la bien, il ne fait pas bon ici, nous espérons y faire une bonne prise. Vous ne vous figurez pas, dame Martinière, comme ces paroles m'ont remué le cœur. Je m'approche de notre porte, un homme enveloppé d'un manteau en sort, un poignard étincelant à la main, et me renverse. La maison est ouverte, les clés dans la serrure; dites-moi que signifie tout cela?

La Martinière, délivrée de sa frayeur mortelle, lui raconta comme tout s'é-

tait passé. Elle et Baptiste se rendirent dans le vestibule, et trouvèrent le flambeau sur les degrés où l'étranger l'avait jeté en fuyant.

— Il n'est que trop certain que notre demoiselle devait être volée ou égorgée cette nuit, dit Baptiste. Cet homme savait, comme vous le dites, que vous étiez seule avec mademoiselle, et même qu'elle veillait encore en écrivant; il est sûr que c'est un de ces scélérats qui pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons, et qui prennent note de tout ce qui peut les aider à exécuter leurs projets diaboliques. Et cette petite cassette, dame Martinière, moi, je pense que nous ferions bien de la jeter dans la Seine, à l'endroit le plus profond. Qui nous répond qu'on ne machine pas quelque chose contre la vie de notre bonne demoiselle, et qu'en ouvrant la cassette,

elle ne tombera pas morte, comme le marquis de Tournay, en décachetant la lettre qu'il avait reçue d'une main inconnue!

Après avoir long-temps conféré ensemble, les deux fidèles serviteurs résolurent de tout conter le lendemain à mademoiselle de Scudéry, et de lui remettre la cassette mystérieuse, en lui recommandant de l'ouvrir avec précaution. Ils repassèrent ensemble toutes les circonstances de l'apparition de l'étranger suspect, et se convainquirent qu'il y avait en jeu, un secret important que leur maîtresse seule pourrait découvrir.

CHAPITRE II.

Les craintes de Baptiste étaient bien fondées. Justement à cette époque, Paris était le théâtre des plus horribles attentats, dont toutes les ressources d'un art infernal combinaient l'exécution.

Glazer, un apothicaire allemand, le meilleur chimiste de son temps, s'était beaucoup occupé d'essais d'alchymie, comme avaient coutume de le faire les gens de sa profession. Il travaillait à la recherche de la pierre philosophale; et il était aidé dans ses expériences par un Italien, nommé Exili; mais pour ce dernier, l'alchymie n'était qu'une feinte et un prétexte. Il voulut seulement apprendre l'art de mélanger et de préparer les matières pernicieuses dont se servait Glazer pour ses opérations; et il parvint enfin à savoir composer ce poison subtil, qui tarit subitement ou lentement les sources de la vie, sans laisser aucune trace dans le corps humain, et qui échappe à toutes les investigations des médecins. Avec quelque prudence que procédât Exili, il fut néanmoins soupçonné d'avoir vendu des poisons, et mis à la Bastille. Dans la

chambre qu'il habitait, on ne tarda pas à enfermer un certain capitaine Godin de Sainte-Croix. Cet homme avait longtemps entretenu avec la marquise de Brinvilliers un commerce intime qui avait occasioné un grand scandale dans cette famille; comme le marquis de Brinvilliers s'était montré fort indifférent à son déshonneur, Dreux d'Aubray, lieutenant-civil à Paris, s'était vu forcé de lancer une lettre de cachet contre le capitaine, pour mettre fin aux désordres de sa fille. Emporté, sans caractère, feignant la dévotion, et dressé dès son enfance à tous les crimes, jaloux d'ailleurs et vindicatif à l'excès, le capitaine dut s'estimer heureux de connaître Exili et ses secrets qui lui donnaient le moyen d'anéantir tous ses ennemis. Il se fit l'élève zélé de l'Italien, et bientôt il égala si bien son maître, qu'après l'élargissement de celui-ci, il

se trouva en état de travailler seul.

La Brinvilliers était une femme immorale, Sainte-Croix en fit un monstre. Il la décida peu à peu à empoisonner son propre père chez qui elle vivait et qu'elle soignait dans sa vieillesse avec une horrible sollicitude, puis ses deux frères et enfin sa sœur; elle accomplit son premier meurtre par esprit de vengeance; les autres par avidité, dans l'espoir d'une riche succession. L'histoire de plusieurs procès fournit la preuve affligeante que les crimes de cette nature deviennent souvent un besoin et une passion irrésistible; et, l'on a vu des empoisonneurs faire périr une foule de gens dont la vie ou la mort leur étaient également indifférens, sans but ultérieur, par un attrait naturel, entraînés par le plaisir que trouve un chimiste dans ses expériences. La Brinvilliers fit sans doute de longues études,

car la mort subite de plusieurs pauvres de l'Hôtel-Dieu, éveilla plus tard le soupçon que les biscuits qu'elle faisait distribuer chaque semaine par bienfaisance et par pitié, avaient été empoisonnés par elle. Il est certain toutefois qu'elle prépara des pâtés de perdrix qu'elle servait à ses convives, et que le chevalier du Guet, ainsi que quelques autres personnes, moururent victimes de ses infernales invitations. Sainte-Croix, son complice La Chaussée, et la Brinvilliers surent long-temps cacher leurs forfaits d'un voile impénétrable; mais la puissance divine avait arrêté qu'elle punirait leurs crimes dès cette vie! Les poisons que préparait Sainte-Croix étaient si subtils, qu'en aspirant une seule exhalaison de sa poudre (les Parisiens la nommaient *poudre de succession*) on se donnait la mort. Ainsi Sainte-Croix se couvrait toujours le

visage d'un masque de verre lorsqu'il se livrait à ses opérations. Un jour, tandis qu'il secouait dans une fiole la poudre qu'il venait de confectionner, son masque tomba et se brisa; la commotion fit voler quelques particules du poison sur le visage de Sainte-Croix qui périt aussitôt.

Comme il était mort sans héritiers, les gens de justice vinrent apposer les scellés sur sa succession. On trouva dans un coffre fermé tout l'arsenal de meurtre de cet assassin, ainsi que les lettres de la Brinvilliers qui ne laissaient pas douter de leurs crimes. Elle s'enfuit à Liège où elle se cacha dans un cloître. Desgrais, sergent de la maréchaussée, fut envoyé à sa poursuite, et se présenta dans le couvent, vêtu en ecclésiastique. Il parvint à lier une intrigue d'amour avec cette épouvantable créature, et à l'entraîner à un ren-

dez-vous secret dans un jardin retiré, situé près des portes de la ville. Dès qu'elle s'y fut rendue, elle se vit saisie par les estafiers de Desgrais; l'amant clerc se changea subitement en officier de maréchaussée, et la contraignit de monter dans une voiture qui se dirigea vers Paris, entourée d'une bonne escorte. Lachaussée avait déjà été décapité; la Brinvilliers subit le même supplice. Son corps fut brûlé après l'exécution, et l'on jeta ses cendres aux vents.

Les Parisiens respirèrent, lorsque ce monstre, qui immolait impunément amis et ennemis, eut disparu de la terre; mais bientôt le bruit se répandit que les secrets de l'infâme Sainte-Croix avaient passé en d'autres mains. Le meurtre se glissait comme un fantôme invisible dans le cercle le plus intime, sous les liens de la parenté, de

l'amour, de l'amitié, et ne saisissait ses victimes que plus sûrement et avec plus de célérité. Tel qu'on voyait un jour dans une santé florissante, errait le lendemain d'un pas chancelant, pâle et miné par un mal dévorant, et tout l'art des médecins ne pouvait l'arracher à la mort. La richesse, un emploi important, une femme trop jeune, trop belle peut-être, étaient autant de titres pour mourir. Une cruelle défiance brisait les liens les plus sacrés. Le mari tremblait devant sa femme, le père fuyait son fils, la sœur craignait son frère. Dans les repas qu'un ami donnait à ses amis, les mets, les vins restaient intacts, et où régnaient autrefois la joie et une gaîté folâtre, on ne rencontrait que des regards inquiets qui cherchaient à percer le masque d'un assassin. Des pères de famille allaient eux-mêmes chercher leurs pro-

visions aux marchés les plus éloignés, et les préparaient dans un coin obscur, pour se mettre à l'abri des tentatives de la trahison : souvent encore, toutes ces précautions se trouvaient inutiles.

Pour remédier au mal qui croissait sans cesse, le roi nomma une cour de justice spéciale, qu'il investit du droit de rechercher et de punir ces crimes secrets. Ce fut la chambre ardente, que présida La Reynie, et qui tint ses séances non loin de la Bastille, mais tous les efforts de ce tribunal, pour trouver des coupables, restèrent sans fruit; il était réservé à Desgrais de les découvrir.

Dans le faubourg Saint-Germain, demeurait une vieille femme nommée la Voisin. Elle faisait profession de prédire l'avenir et de conjurer les morts; et, à l'aide de ses coadjuteurs Lesage

et la Vigoureux, elle savait inspirer l'effroi même à des gens qui passaient pour n'être ni faibles ni superstitieux. Mais elle faisait plus. Elève d'Exili, comme Sainte-Croix, elle préparait comme lui un poison subtil qui ne laissait pas de traces; et aidait ainsi à des fils pervers à hériter avant le temps, à des femmes sans frein à convoler à de plus rians hymens. Desgrais pénétra ce mystère, elle avoua tout, fut condamnée par la chambre ardente, et exécutée sur la place de Grève. On trouva chez elle une liste de toutes les personnes qui avaient eu recours à son ministère, et non-seulement il arriva qu'il s'en suivit exécution sur exécution, mais de graves soupçons planèrent sur des personnages du plus haut rang. Ainsi l'on pensa que le cardinal de Bonzy avait trouvé chez la Voisin, le moyen de se débarrasser en

peu de temps de toutes les personnes auxquelles il avait des pensions à payer, en sa qualité d'archevêque de Narbonne. La duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, dont les noms furent trouvés sur cette liste, furent accusées d'avoir eu recours à cette infâme Locuste, et le noble nom de François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg, pair et maréchal de France, ne sortit pas sans souillure de cette enquête. La terrible chambre ardente le poursuivit également, et il se consigna lui-même prisonnier à la Bastille où la haine de Louvois et de La Reynie, le confina dans un cachot de six pieds carrés. Il se passa plusieurs mois avant qu'une commission déclarât que son crime ne méritait pas ce châtiment : il s'était fait dire une fois son horoscope par la Voisin.

Il est certain que le zèle aveugle du

président La Reynie donna lieu à des abus de pouvoir et à des cruautés. Ce tribunal prit le caractère de l'inquisition; le plus léger soupçon suffisait pour motiver un emprisonnement rigoureux, et souvent c'était au hasard qu'on laissait le soin de prouver l'innocence du condamné. En outre, La Reynie avait un extérieur repoussant et des formes si acerbes, qu'il s'attirait la haine de ceux dont il devait être, par ses fonctions, le vengeur et le soutien. La duchesse de Bouillon, interrogée par lui si elle avait vu le diable, répondit : « Il me semble que je le vois en ce moment! »

Tant que le sang des coupables et des suspects coula à flots sur la place de Grève, les empoisonnemens devinrent de plus en plus rares; mais bientôt un nouveau fléau vint répandre l'épouvante dans la ville. Une bande de vo-

leurs semblait avoir pris à tâche de s'assurer la possession de tous les bijoux. A peine achetée, une riche parure disparaissait d'une manière inconcevable, quelque précaution qu'on employât pour la garder. Mais, ce qui était plus effrayant, c'est que quiconque se hasardait à sortir pendant la nuit avec des joyaux, était infailliblement attaqué, et souvent assassiné. Ceux qui avaient échappé à ce danger, rapportaient qu'un coup violent les avait renversés, comme un éclat de foudre, et qu'en reprenant leurs sens, ils s'étaient trouvés dépouillés de leurs bijoux, et dans un tout autre lieu que celui où ils avaient été frappés. Les cadavres que l'on trouvait chaque matin dans les rues et même dans les maisons, portaient tous la même blessure; un coup de poignard au cœur, si sûrement dirigé, disaient les médecins, que le

blessé avait dû expirer sans proférer une seule plainte. À la molle et somptueuse cour de Louis XIV, qui n'avait une secrète affaire de cœur, et qui ne se glissait quelquefois la nuit chez sa dame, pour lui porter un présent? — Il semblait que les assassins eussent un pacte avec les esprits invisibles, tant ils étaient instruits de toutes ces circonstances. Souvent le malheureux n'atteignait pas la maison où il espérait trouver toutes les joies de l'amour; souvent il tombait sur le seuil, ou même devant la porte de la chambre de sa maîtresse, qui heurtait avec effroi son cadavre sanglant.

En vain d'Argenson, le lieutenant de police, fit-il arrêter tous les gens sans aveu qui se trouvaient dans Paris; en vain La Reynie fit-il rage pour arracher des aveux aux accusés; vainement doubla-t-on les sentinelles, les patrouilles, on

ne trouva nulle trace des malfaiteurs. La seule précaution de s'armer jusqu'aux dents, et de faire porter un flambeau devant soi, réussissait à préserver du danger. Il arriva cependant que le laquais qui portait la torche fut assailli à coups de pierres, et au même instant le maître était assassiné et volé.

On remarqua surtout que toutes les recherches qu'on fit dans les lieux où l'on trafique des pierres précieuses, ne firent pas retrouver le moindre des bijoux enlevés de la sorte; on ne trouvait ainsi aucun indice qui pût décéler les coupables.

Desgrais écumait de fureur en voyant que les brigands se riaient de tous ses stratagêmes. Lorsqu'il se trouvait dans un quartier de la ville, tout y restait paisible; tandis que dans les autres, les meurtriers faisaient un riche butin. Il imagina alors de créer plusieurs De-

grais, si parfaitement semblables l'un à l'autre, par la marche, l'attitude, le langage, le costume et la figure, que les gens de la police eux-mêmes ignoraient quel était le véritable. Pendant ce temps, il se glissait, au risque de sa vie, dans les quartiers les plus retirés, et suivait de loin quelqu'un qui portait par son ordre de riches joyaux. Mais celui qui le précédait ainsi n'était jamais attaqué; ainsi les malfaiteurs étaient informés de ses mesures les plus secrètes. Desgrais était au désespoir.

Un matin, Desgrais vint trouver le président La Reynie; il était pâle, défait, hors de lui. — Qu'avez-vous? Quelles nouvelles apportez-vous? Avez-vous découvert quelques traces? lui demanda le président dès qu'il le vit.

— Ah! monseigneur, s'écria Desgrais balbutiant de rage; hier soir le

marquis de La Fare a été attaqué en ma présence.

— Ciel et terre, dit La Reynie plein de joie, nous les tenons, enfin!

— Écoutez comme la chose s'est passée, dit Desgrais en souriant amèrement. — Je me poste et je surveille en les maudissant de tout mon cœur, les démons incarnés qui se rient de moi. Voilà que je vois s'avancer avec précaution une figure qui passe tout près de moi, sans m'apercevoir. À la clarté de la lune, je reconnais le marquis de la Fare. Je pouvais l'attendre là, je savais où il se rendait si secrètement. À peine se trouve-t-il à dix ou douze pas, qu'une figure s'élance comme de dessous la terre, le renverse et se jette sur lui. Surpris, confondu de la rapidité de ce mouvement, je pousse un cri et je m'élance de ma retraite; mais en ce moment, je m'em-

barrasse dans mon manteau et je tombe. Je vois l'homme s'enfuir comme s'il était porté sur les ailes du vent, je me relève, je le poursuis; tout en courant je sonne de mon cor; les sifflets des archers me répondent de loin; tout s'émeut; de tous côtés retentissent le bruit des sabres sur le pavé, le piétinement des chevaux. — À moi! À moi! Desgrais! Desgrais! voilà les cris dont je fais retentir toutes les rues. Je vois toujours devant moi l'homme que dessine la clarté de la lune; je suis distinctement tous les circuits qu'il fait pour me tromper; nous arrivons dans la rue Saint-Nicaise; alors ses forces semblent épuisées, les miennes redoublent; il a tout au plus une avance de quinze pas....

— Vous l'atteignez, vous l'arrêtez et les archers arrivent! s'écria La Reynie, les yeux étincelans, en serrant forte-

ment le bras de Desgrais, comme s'il eût saisi le meurtrier lui-même.

— À quinze pas de moi, reprit Desgrais d'une voix sourde et reprenant péniblement haleine, à quinze pas de moi, l'homme fait un bond de côté dans l'ombre, et disparait à travers la muraille.

— Il disparaît ? — À travers un mur! — Êtes-vous fou ? dit La Reynie en reculant de deux pas, et en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Monseigneur, reprit Desgrais en se frottant le front comme un homme assailli par de funestes pensées, traitez-moi de visionnaire ; ce que je vous ai dit n'est pas moins exact. J'étais encore pétrifié devant la muraille, lorsque plusieurs archers arrivèrent hors d'haleine ; le marquis de la Fare qui s'était relevé, était avec eux, l'épée à la main. Nous allumons des flambeaux, nous

frappons de tous côtés sur le mur; pas la trace d'une porte, d'une fenêtre, d'une ouverture. C'est une épaisse muraille, en pierres de taille, qui tient à une maison où demeurent des gens contre lesquels on ne peut nourrir le moindre soupçon. Ce matin encore, au grand jour, j'ai tout examiné. C'est le diable lui-même qui nous joue!

L'histoire de Desgrais fut bientôt connue de tout Paris. Toutes les têtes étaient remplies d'enchantemens, de sorcelleries, de pactes avec le diable, contractés par la Voisin, par la Vigoureux et par le fameux prêtre Lesage; et comme le veut éternellement notre nature qui étouffe toujours notre raison par la disposition que nous conservons pour le merveilleux, on ne douta pas, comme l'avait dit Desgrais dans son découragement, que ce fût le diable en personne qui protégeait ceux qui lui

vouaient leur âme. Une complainte en tête de laquelle se trouvait une belle gravure en bois, représentant un démon effroyable qui s'abîmait dans la terre devant Desgrais épouvanté, se débita à tous les coins de rue ; bref, tout contribua à intimider le peuple et à ravir tout courage aux archers qui ne marchaient plus la nuit qu'en tremblant, après s'être munis préalablement d'eau bénite et d'amulettes.

Le lieutenant criminel voyant échouer les efforts de la Chambre Ardente, pria le roi de créer un nouveau tribunal, investi de prérogatives plus étendues pour rechercher les crimes ; mais le roi, qui se reprochait d'avoir déjà donné trop de pouvoir à la Chambre Ardente, et frappé des nombreux supplices que La Reynie avait ordonnés, repoussa cette proposition. On imagina alors un autre moyen pour la faire agréer au roi.

Un soir, dans l'appartement de madame de Maintenon où le roi passait l'après-midi, et où il travaillait quelquefois avec ses ministres, jusque bien avant dans la nuit, on présenta à Louis XIV, une pièce de vers au nom des Amans en péril, qui se plaignaient de ne pouvoir offrir un riche présent à leurs maîtresses, sans exposer leur vie. L'honneur et l'amour, disaient-ils, voulaient jadis qu'on versât son sang en champ clos pour sa bien-aimée, vis-à-vis de nobles adversaires, mais non qu'on s'exposât au poignard de vils assassins. C'était donc au grand Louis, l'astre de la galanterie et de l'amour, de dissiper par ses rayons cette nuit funeste; il appartenait au demi-dieu qui avait foudroyé tous ses ennemis, d'écraser, comme Hercule, cette hydre de Lerne; nouveau Thésée, de combattre ce minotaure qui dévorait les amans

et changeaient leurs joies en un deuil éternel.

Quelque grave que fût le sujet, cette composition ne manquait pas de traits ingénieux, et l'on y avait peint avec art les craintes de l'amant se glissant chez sa maîtresse, l'effroi dissipant l'amour, la galanterie réduite aux abois. Comme ce petit poème se terminait par le plus exagéré panégyrique des vertus de Louis XIV, il ne manqua pas d'obtenir l'assentiment du roi qui le lut avec une satisfaction visible. Lorsqu'il en eut achevé la lecture, il se tourna vivement vers madame de Maintenon et lui demanda en souriant agréablement ce qu'elle pensait des plaintes de ces amans. Fidèle à la gravité de ses mœurs, et conservant toujours une certaine teinte de pruderie, madame de Maintenon répondit que ce n'était pas au roi de protéger les rendez-vous

interdits par la morale; mais que les crimes horribles qui épouvantaient la cour et la ville demandaient une vengeance prompte et éclatante. Le roi, mécontent de cette réponse, referma le papier et se disposait à passer dans la chambre voisine, où l'attendait un des secrétaires d'état, lorsque ses regards tombèrent sur mademoiselle de Scudéry qui était venue faire sa cour à madame de Maintenon. Il s'avança tout-à-coup vers elle, et le sourire qui avait disparu de ses lèvres, s'y montra de nouveau.

—La marquise refuse une fois pour toutes d'entendre parler de galanterie, dit le roi, mais vous, mademoiselle, que pensez-vous de cette supplique?

Mademoiselle de Scudéry s'inclina avec respect, une légère rougeur, semblable à la pourpre du crépuscule, couvrit les joues pâles de la vénérable

dame ; et, les yeux baissés, elle prononça ces deux vers :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour *.

Surpris de l'esprit chevaleresque qui régnait dans ce peu de mots, et qui effaçait d'un trait toute la tirade de vers qu'il venait de lire, Louis s'écria : — Vous avez raison, mademoiselle ! point de rigueurs nouvelles qui confondent l'innocent avec le coupable. Que La Reynie fasse son devoir !

* Ces deux vers sont en français dans le conte d'Hoffmann. (Tr.)

CHAPITRE III.

La Martinière raconta le lendemain à sa maîtresse, ce qui s'était passé dans la nuit, et lui remit en tremblant la cassette mystérieuse. Elle supplia au nom de tous les saints mademoiselle de Scudéry de n'ouvrir cette boîte qu'a-

vec les précautions les plus grandes, et Baptiste, pâle et retiré à l'extrémité de la chambre, joignit ses instances à celles de la chambrière. Mademoiselle de Scudéry souleva la cassette et leur répondit en riant : Vous êtes deux fous ! les voleurs qui connaissent si bien l'intérieur des maisons, comme vous le dites vous-mêmes, savent fort bien que je ne suis pas riche, et qu'il ne se trouve pas chez moi des trésors qui vaillent un assassinat. On en voudrait à ma vie ? À qui pourrait servir la mort d'une personne de soixante-treize ans qui n'a jamais attaqué de brigands et de larrons que ceux qu'elle a créés dans ses romans, ce qui ne laissera à ses héritiers que les atours d'une vieille demoiselle, et quelques douzaines de volumes passablement reliés et dorés sur tranche ? Va, ma bonne Martinière, tu as beau décrire l'étran-

ger de cette nuit d'une façon terrible, tu ne me feras pas croire qu'il a eu de méchans desseins. Ainsi.....

La Martinière recula trois pas, et Baptiste poussa un cri, en voyant mademoiselle de Scudéry faire jouer un bouton d'acier qui brillait sur la boîte dont le couvercle s'ouvrit avec bruit.

Quel fut l'étonnement de mademoiselle de Scudéry, en voyant étinceler, du fond de la boîte, deux bracelets richement garnis de diamans, et un collier plus magnifique encore. Elle prit les joyaux dans ses mains, et, tandis qu'elle en admirait le travail infini, la Martinière contemplait les bracelets, et jurait que madame de Montespan elle-même n'en possédait pas d'aussi beaux.

— Mais, que signifie cet envoi? demanda mademoiselle de Scudéry.

En parlant ainsi, elle aperçut un

petit billet placé au fond de la boîte. Elle le prit aussitôt dans l'espoir d'y trouver l'explication de ce mystère; mais à peine l'eut-elle lu, qu'il échappa à ses mains tremblantes. Elle éleva les yeux au ciel et tomba presque évanouie dans un fauteuil! La Martinière et Baptiste la soutinrent, fort effrayés.

— Oh! quelle insulte! quelle profonde humiliation! s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les larmes. À mon âge, devais-je m'attendre à être avilie de la sorte? Ai-je donc jamais agi avec légèreté, pour être traitée aujourd'hui comme une créature sans vertu? Oh! Dieu, des paroles échappées en plaisantant, ont-elles reçu une interprétation aussi horrible! M'accuser d'un pacte infâme, moi qui depuis mon enfance, me suis montrée fidèle à la vertu et à la piété!

Mademoiselle de Scudéry avait cou-

vert ses yeux de son mouchoir, et pleurait si amèrement, que la Martinière et Baptiste ne savaient comment soulager la douleur de leur bonne maîtresse, dont ils ignoraient la cause.

La Martinière avait ramassé le billet que mademoiselle de Scudéry avait laissé tomber. On y lisait :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour.

« Très-honorée dame,

» Votre esprit pénétrant nous a préser-
» vés d'une grande persécution, nous
» qui exerçons le droit de la force con-
» tre la faiblesse et la lâcheté, et qui
» nous approprions des trésors qui se-
» raient indignement prodigués. Ac-
» ceptez cette parure comme un té-
» moignage de notre reconnaissance.
» C'est le plus précieux butin qui soit

» tombé dans nos mains depuis long-
» temps. Bien que vous méritiez de
» porter de plus beaux ornemens, di-
» gne dame, nous vous prions de ne
» pas refuser ceux-ci ; daignez ne pas
» nous retirer votre amitié, et nous
» garder un gracieux souvenir.

» LES INVISIBLES. »

— Est-il possible qu'on porte l'audace aussi loin ! s'écria mademoiselle de Scudéry, lorsqu'elle fut un peu remise de son agitation. Le soleil perçait à traver les rideaux de damas cramoisi qui garnissaient la croisée, et les diamans qui étaient restés sur la table, éclataient d'une teinte rougeâtre. Mademoiselle de Scudéry détourna les yeux avec horreur, et commanda à la Martinière d'emporter cette horrible parure, encore teinte du sang des victi-

mes dont elle avait causé le meurtre. La Martinière renferma les pierreries dans la cassette, et dit qu'il serait prudent de les porter au lieutenant-criminel et de lui confier les circonstances qui avaient accompagné l'inquiétante apparition du jeune homme de la nuit passée.

Mademoiselle de Scudéry se leva en silence et parcourut plusieurs fois la chambre, comme réfléchissant à ce qu'elle devait faire. Puis elle ordonna à Baptiste d'aller lui chercher une chaise à porteur, et se fit habiller par la Martinière, car elle voulait se rendre à l'instant même chez la marquise de Maintenon. Elle se fit porter chez la marquise. Elle savait qu'à cette heure là, elle la trouverait seule dans ses appartemens, et emporta la cassette avec elle.

La marquise fut fort étonnée à la

vue de la pâleur et de la marche incertaine de mademoiselle de Scudéry, qui, en dépit de sa vieillesse, avait conservé une dignité extrême, une constante amabilité et un maintien plein de charme.

—Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel? cria du plus loin la marquise à la vieille dame, qui eut à peine la force de gagner le siège qu'on lui offrait. Enfin, lorsqu'elle retrouva la faculté de parler, elle dit quelle profonde et douloureuse insulte lui avait attirée la réponse à la supplique des amoureux; mais la marquise, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, prétendit que mademoiselle de Scudéry prenait trop vivement cette singulière aventure; que le mépris de quelques misérables ne pouvait atteindre une âme aussi élevée; et enfin elle demanda à voir les pierreries.

Mademoiselle de Scudéry remit la cassette à la marquise, qui ne put retenir un cri d'admiration, à la vue de cette splendide parure. Elle tira le collier, puis les bracelets, et s'approcha de la fenêtre où elle fit jouer les chatons aux rayons du soleil, s'émerveillant tantôt de leur beauté excessive et tantôt de l'art avec lequel l'or était travaillé.

Tout-à-coup, la marquise se tourna vers mademoiselle de Scudéry, et s'écria : —Savez-vous que ce collier et ces diamans ne peuvent avoir été faits que par René Cardillac ?

René Cardillac était alors le plus habile orfèvre de Paris, un des hommes les plus adroits et les plus singuliers de son temps. D'une petite stature, mais large d'épaules et d'une structure musculeuse, Cardillac à cinquante ans, avait conservé toute la vigueur et l'a-

gilité d'un jeune homme. Des cheveux roux, épais et crépus, un visage saillant et coloré, témoignaient de sa vigueur peu ordinaire. Si Cardillac n'eût pas été connu dans tout Paris, pour un homme d'honneur, franc, ouvert, désintéressé, toujours prêt à assister les autres, le regard singulier qui s'échappait de ses petits yeux gris, enfoncés et étincelans, eût suffi pour le faire accuser de méchanceté et de noirceur. Cardillac était, comme je l'ai dit, l'homme le plus habile dans son art, qui existât non pas seulement à Paris, mais dans toute l'Europe. Parfaitement initié à la connaissance des pierres précieuses, il savait les enchâsser avec tant de goût, que des joyaux qui n'avaient que peu de valeur, acquéraient un éclat extrême au sortir de ses mains. Il acceptait toutes les commandes avec une ardeur sans égale, et le prix qu'il

mettait à son travail quelque léger qu'il fût, était encore d'une modicité extrême. Alors, il ne prenait aucun repos, on l'entendait jour et nuit faire retentir son marteau dans son atelier; et souvent, au moment où sa tâche allait être achevée, la parure lui semblait-elle peu gracieuse, les pierres mal encadrées, trouvait-il un chaînon défectueux, il remettait tout l'or au creuset, et recommençait sur nouveaux frais. Aussi, il ne sortait de son atelier que des chefs-d'œuvre sans pareils, qui excitaient au plus haut degré la surprise des personnes auxquelles ils étaient destinés; mais il était presque impossible d'obtenir de lui qu'il terminât un travail. Il renvoyait ses pratiques sous mille prétextes, de semaine en semaine, de mois en mois. En vain, lui offrait-on le double du prix stipulé, il ne voulait jamais accepter un louis au-delà de ce

qu'il avait demandé; enfin, lorsqu'il était forcé de céder aux instances de quelqu'un et de rendre une parure, il ne pouvait se défendre de donner tous les signes d'un profond chagrin, et même d'une colère mal réprimée. Mais, s'il lui fallait livrer un ouvrage d'une grande richesse, précieux par le travail de l'orfèvrerie, par le nombre et par la beauté des pièces, on le voyait courir çà et là comme un forcené, maudissant son état, se maudissant lui-même et furieux contre ceux qui l'entouraient. Alors quelqu'un accourait-il chez lui, en disant : René Cardillac, voulez-vous me faire un collier pour ma fiancée, des bracelets pour ma maîtresse? il s'arrêtait tout-à-coup, lui lançait des regards brillans et demandait en se frottant les mains : — Que m'apportez-vous là? — Ce sont, lui répondait-on, des bijoux communs,

des pierres de peu de valeur, mais dans vos mains..... Cardillac ne le laissait pas achever, il lui arrachait la boîte, en tirait les bijoux qui souvent avaient réellement peu de valeur, les élevait vers la lumière, s'écriait avec ravissement : — Oh ! oh ! des bijoux communs, dites - vous ? Nullement. Ce sont de belles pierres, des pierres magnifiques, laissez - moi seulement faire ! Et, si vous ne regardez pas à une poignée de louis, je vous y ajouterai quelques rubis qui étincelleront comme le soleil. — Répondait-on : Je vous laisse maître d'agir à votre gré, maître René, et je vous payerai ce que vous demanderez ! Alors sans s'inquiéter s'il avait affaire à un riche bourgeois ou à un seigneur de la cour, Cardillac se jetait à son cou avec impétuosité, le serrait dans ses bras, l'embrassait et s'écriait qu'il était enfin heu-

reux et qu'il lui rendrait sa parure dans huit jours. Il parcourait alors toute sa maison, puis courait se renfermer dans son atelier, travaillait sans relâche, et en huit jours, il avait fait un chef-d'œuvre. Mais, dès que celui qui lui avait commandé cet ouvrage, revenait, l'argent à la main, chercher la parure qui se trouvait achevée, Cardillac se montrait sombre, insolent, grossier.

— Mais songez donc, maître Cardillac, que je me marie demain.

— Que m'importe votre nôce; revenez dans quinze jours.

— La parure est terminée; voici l'argent; il faut que j'emporte mon collier.

— Et moi, je vous dis qu'il y a encore plusieurs choses à changer à cette parure, et que vous ne pouvez la recevoir aujourd'hui.

— Et moi, je vous dis, que si vous ne remettez sur-le-champ ce collier

dont je suis prêt à vous payer la façon le double de sa valeur, vous me verrez venir la chercher avec les soldats du guet et les gens du Châtelet.

— Eh bien, que le diable vous serre de ses tenailles brûlantes, et, puisse ce collier, étrangler celle qui le portera! En parlant ainsi, Cardillac mettait la parure dans le pourpoint de l'impatient fiancé, le prenait par le bras, et le poussait si violemment hors de la chambre qu'il roulait jusqu'au bas de l'escalier; puis il se mettait à la croisée et riait de tout son cœur d'un rire infernal, en le voyant s'éloigner le mouchoir sur le nez, sanglant et éclopé. La conduite de Cardillac était inexplicable. Souvent après avoir entrepris un travail avec enthousiasme, il suppliait celui qui l'avait demandé de lui permettre de ne pas le lui rendre, et il donnait toutes les marques de l'afflic-

tion la plus vive, priant et conjurant au nom de la Sainte-Vierge qu'on eût pitié de lui. Plusieurs personnages du plus haut rang avaient en vain offert des sommes considérables pour obtenir de lui le moindre de ses ouvrages. Il se jeta aux pieds du roi, et lui demanda comme une faveur d'être dispensé de travailler pour sa personne; il se refusa également à faire une parure pour madame de Maintenon, et repoussa avec une sorte d'horreur et d'effroi, la commission qu'elle lui donna un jour de confectionner une petite bague, ornée des emblêmes des arts, qu'elle destinait à Racine.

—Je gage, dit madame de Maintenon, que si j'envoie chez Cardillac pour savoir à qui il a livré cette parure, il refusera de venir, tant il craint que je le contraigne de travailler pour moi, bien que depuis quelque temps il se soit

beaucoup amendé, dit-on, et qu'il livre exactement ses commandes, non sans humeur et sans chagrin toutefois.

Mais mademoiselle de Scudéry qui désirait ardemment que l'auteur du présent qui lui avait été fait, fût dévoilé, et que les diamans fussent rendus à leur propriétaire légitime, insista pour qu'on fît venir cet étrange personnage. On envoya donc chez Cardillac, et, comme s'il eût été déjà en route pour se rendre chez la marquise, il se présenta devant elle quelques momens après.

À la vue de mademoiselle de Scudéry, il parut frappé d'émotion, et s'inclina respectueusement devant elle avant que de saluer la marquise, comme quelqu'un à qui une sensation imprévue fait oublier les convenances. Madame de Maintenon, lui montrant du doigt les pierreries qui étaient restées sur le tapis de la table, lui demanda si c'était là son ouvrage? A peine

Cardillac y eut-il jeté un regard, que tournant les yeux vers la marquise, il remit la parure dans l'écrin, le referma et le repoussa loin de lui avec violence. Puis, il se mit à sourire affreusement et dit en contractant son visage bourgeonné : Madame la marquise, il faudrait bien peu connaître l'ouvrage de René Cardillac pour croire un seul instant qu'il existe dans le monde un joaillier capable de confectionner une semblable parure. Oui sans doute, ce travail est de moi.

— Alors vous nous direz pour qui vous l'avez exécuté.

— Pour moi seul, répondit Cardillac. Oui, ajouta-t-il en voyant que madame de Maintenon et mademoiselle de Scudéry se regardaient avec étonnement, l'une d'un air de défiance, l'autre avec une expression d'anxiété et d'effroi ; oui, madame la marquise, vous pouvez trou-

ver cela singulier, mais il en est ainsi. J'ai rassemblé mes plus belles pierres, uniquement dans le dessein de faire un ouvrage parfait, et j'y ai travaillé avec un zèle et une satisfaction sans égales. Il y a quelque temps, cette parure disparut de mon magasin, d'une façon inconcevable.

— Le ciel soit loué! s'écria mademoiselle de Scudéry les yeux brillans de joie; et se levant avec la vivacité et la prestesse d'une jeune fille, elle s'avança vers Cardillac : Maître René, lui dit-elle en appuyant une de ses mains sur ses épaules, reprenez votre bien, que des scélérats audacieux vous avaient dérobé. — Elle lui raconta alors la manière dont elle avait reçu ces pierreries. Cardillac l'écouta les yeux baissés et en silence; de temps en temps seulement, il laissait échapper une petite exclamation inintelligible, comme : — Ah! ah ah!

oh! oh! tantôt il joignait ses mains derrière son dos, tantôt il se frottait les joues et le menton. Lorsque mademoiselle de Scudéry eut achevé de parler, Cardillac sembla combattre quelque temps des idées confuses. Il se frotta le front, il soupira, il passa sa main sur ses yeux comme pour essuyer une larme; enfin il saisit la cassette que lui rendait mademoiselle de Scudéry, s'agenouilla lentement, et lui dit: Le sort vous avait destiné ces joyaux, mademoiselle, maintenant je vois que c'était à vous que je songeais en les confectionnant, que je travaillais pour vous seule. Ne refusez pas d'accepter et de porter cette parure, la plus belle de toutes celles que j'ai terminées depuis longtemps.

— Y songez-vous, répondit mademoiselle de Scudéry en souriant agréablement, me convient-il à mon âge de

porter des diamans? Et quel droit avez-vous à me faire de si riches présens? Allez, allez, maître René, si j'étais riche et belle comme la marquise de Fontange, vraiment je ne laisserais pas sortir ces bijoux de mes mains; mais cette vaine parure conviendrait mal à ces bras amaigris et un brillant collier figurerait mal sur cette gorge voilée.

Cardillac, qui s'était levé, tendait toujours la cassette à mademoiselle de Scudéry. Il lui dit d'un air farouche et comme hors de lui : — Par pitié, mademoiselle, prenez cette parure. Vous ne vous figurez pas combien j'honore profondément vos vertus, combien mon cœur est touché de vos qualités éminentes ! Acceptez donc mon faible présent, comme un témoignage des sentimens intimes que je voudrais vous témoigner.

Comme mademoiselle de Scudéry hésitait encore, madame de Maintenon prit l'écrin des mains de Cardillac. — Au nom du ciel, mademoiselle, vous parlez toujours de votre grand âge, qu'avons-nous l'une et l'autre de commun avec les années et leurs poids ? Ne faites-vous pas ici comme une jeune créature bien honteuse, qui voudrait bien atteindre à de doux fruits défendus, si elle pouvait le faire sans y porter les mains et les doigts ? Ne refusez pas ce brave maître René qui vous offre ce que tant d'autres ne pourraient obtenir ni par or, ni par supplications.

Tout en parlant ainsi, madame de Maintenon avait placé l'écrin dans les mains de mademoiselle de Scudéry. Cardillac se jeta encore à ses pieds, baisa sa robe, ses mains, supplia, soupira, pleura, gémit, se leva et s'échappa comme un insensé, renversant les

sièges et les tables d'où la porcelaine et les cristaux tombèrent à grand bruit.

Tout effrayée, mademoiselle de Scudéry s'écria : Au nom de tous les saints, qu'est-il arrivé à cet homme ? Mais la marquise qui se trouvait ce jour-là, fort contrairement à ses habitudes, d'une humeur joviale, fit un grand éclat de rire et s'écria : — Nous tenons le mot, mademoiselle, maître René est amoureux de vous à en mourir, et il débute conformément aux bonnes et vieilles coutumes de la galanterie, en assiégeant votre cœur par de riches présens.

Madame de Maintenon continua cette plaisanterie en conseillant à mademoiselle de Scudéry de ne point se montrer trop cruelle envers ce pauvre amant désespéré, et celle-ci donnant un libre cours à sa gaîté naturelle, se laissa entraîner à débiter mille idées folles. Elle dit que puisque les choses en

étaient venues là, elle ne pouvait résister plus long-temps, et donnerait au monde l'exemple inouï d'une fille de haute naissance, fiancée, à l'âge de soixante-treize ans, à un orfèvre. Madame de Maintenon s'offrit à tresser la couronne de la fiancée, et à l'instruire des devoirs d'une mère de famille, qu'une petite fille inexpérimentée comme elle, devait nécessairement ignorer.

En dépit de ces joyeux propos, mademoiselle de Scudéry redevint sérieuse au moment de prendre congé de la marquise, et jeta un coup-d'œil sur l'écrin qui était resté dans ses mains. — Je ne me servirai cependant jamais de cette parure, madame la marquise? dit-elle. De quelque manière qu'elle me soit parvenue, elle a été en la possession de ces monstres qui volent et assassinent avec l'audace du dé-

mon, qui a peut-être fait un pacte avec eux. Je frémis en les voyant, car ils me semblent teints de sang, au milieu de leur éclat. Et, je dois l'avouer, la conduite de ce Cardillac a quelque chose d'inquiétant et de funeste. Je ne puis me défendre d'un sombre pressentiment; il me dit qu'un horrible, qu'un effroyable mystère est caché sous cet événement; j'ai beau me remettre chaque circonstance sous les yeux, je ne puis m'expliquer, en quoi ce mystère consiste, et pourquoi l'honnête et digne maître René, le type d'un bon et pieux bourgeois, me semble recéler des projets criminels, des desseins condamnables.

La marquise assura que c'était pousser trop loin le scrupule; mais, lorsque mademoiselle de Scudéry lui demanda sur sa conscience ce qu'elle ferait en sa place, la marquise répondit d'un air

grave et sérieux : — Plutôt jeter cette parure dans la Seine que jamais la porter !

L'entrevue de maître René avec mademoiselle de Scudéry, inspira à celle-ci des vers fort agréables, qu'elle lut le lendemain au roi dans les appartemens de madame de Maintenon. Il se peut que malgré la terreur que lui causaient ses pressentimens, elle eût présenté sous de vives couleurs le tableau réjouissant d'une fiancée de soixante-treize ans. Bref, le roi rit beaucoup, et jura que Boileau Despréaux avait trouvé son maître.

CHAPITRE IV.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsque le hasard voulut que mademoiselle de Scudéry passât sur le Pont-Neuf dans le carrosse à glaces de la duchesse de Montausier. L'invention des élégans carrosses à glaces était encore

si nouvelle, qu'un peuple de curieux se pressait dans les rues dès qu'une voiture de ce genre y paraissait. Aussi, une multitude de badauds s'assembla sur le Pont-Neuf, et environna le carrosse de madame de Montausier, de manière à empêcher les chevaux d'avancer. Tout-à-coup mademoiselle de Scudéry entendit un grand bruit, des malédictions et des juremens, et elle aperçut un homme qui se frayait de force un chemin à travers les rangs épais de la foule. Il s'approcha du carrosse, et les regards de mademoiselle de Scudéry rencontrèrent ceux d'un jeune homme pâle et défait, dont les yeux étaient étincelans. Il ne cessa pas de la regarder, tout en se défendant contre les curieux qui voulaient le repousser; enfin il atteignit au marchepied du carrosse, s'y élança avec impétuosité, jeta un billet sur le sein de

mademoiselle de Scudéry, et disparut comme il était venu, en frappant indistinctement autour de lui pour se frayer un passage. La Martinière, qui se trouvait auprès de sa maîtresse, avait poussé un cri d'effroi dès que cet homme avait paru à la portière, et s'était laissée aller évanouie au fond du carrosse. En vain mademoiselle de Scudéry tira le cordon du cocher; celui-ci, comme pressé par un malin esprit, fouettait à outrance les chevaux qui, faisant jaillir l'écume autour d'eux, piétinèrent avec bruit, se dressèrent, et franchirent enfin d'un galop rapide le pont qui retentissait sourdement sous leurs pas. Mademoiselle de Scudéry versa toutes ses eaux de senteur sur la pauvre femme de chambre, qui ouvrit enfin les yeux, et murmura péniblement, la pâleur et l'effroi sur son visage : Au nom de la bien-

heureuse Vierge-Marie, que nous voulait cet homme terrible? — Ah! c'était bien lui, c'était le même qui vous apporta la cassette dans cette épouvantable nuit! — Mademoiselle de Scudéry la tranquillisa en lui représentant qu'il n'était rien arrivé de fâcheux, et qu'il ne s'agissait que de lire un billet. Elle ouvrit le papier et y trouva ces mots :

« Un destin funeste, que vous pouvez » détourner, me précipite dans l'abîme! » — Je vous supplie, comme un fils » supplierait sa mère, avec toute l'ardeur » d'un amour filial, de faire porter chez » maître René Cardillac (que ce soit » par quelque prétexte qu'il vous plaise » d'imaginer, comme pour y faire un » changement ou une réparation), le » collier et les bracelets que vous avez » reçus de moi; votre bien-être, votre » vie en dépendent. Si vous ne le faites,

» d'ici à après-demain, je pénètre dans » votre maison, et je me tue à vos » yeux. »

— Il est bien certain, dit mademoiselle de Scudéry après la lecture du billet, il est bien certain que l'homme mystérieux, fût-il de la bande des assassins, ne médite rien contre moi. S'il était parvenu à me parler dans la nuit, qui sait s'il ne m'aurait pas révélé maintes choses que je m'efforce vainement d'expliquer. Mais quoi qu'il en soit, je ferai ce qu'on me demande dans cette lettre, ne fût-ce que pour être délivrée de ces malheureux diamans qui me semblent un talisman infernal. Cardillac, fidèle à ses vieilles habitudes, ne les laissera plus si facilement sortir de ses mains.

Le lendemain déjà, mademoiselle de Scudéry s'occupait à se rendre avec la parure, chez l'orfèvre; mais, comme si

tous les beaux-esprits de Paris se fussent donné rendez-vous chez elle, elle fut assiégée durant toute la matinée, de vers, de comédies et d'anecdotes. À peine Chapelle avait-il achevé la lecture d'une scène de tragédie, en assurant malignement qu'il avait bien le projet de battre complètement Racine, que celui-ci entra et le réduisit au silence par une tirade pathétique, jusqu'à ce que Boileau vînt à son tour éclaircir le noir horizon tragique par les étincelles jaillissantes de son humeur caustique, et faire cesser les longs récits sur la colonnade du Louvre, qu'avait entamés le médecin-architecte Perrault.

La matinée était avancée, mademoiselle de Scudéry fut forcée de se rendre chez madame de Montausier; il fallut bien remettre au lendemain la visite chez maître René Cardillac.

Mademoiselle de Scudéry se sentait

tourmentée d'une inquiétude extrême. Le jeune homme qu'elle avait vu était sans cesse devant ses yeux, et un souvenir confus, qui s'élevait du fond de son cœur, lui disait que ce n'était pas la première fois qu'elle avait contemplé ses traits. Elle ne put prendre le moindre repos; il lui semblait qu'elle avait agi avec légèreté, et qu'elle était coupable de n'avoir pas offert une main secourable au malheureux qui lui tendait la sienne du bord de l'abîme; elle se reprochait déjà de n'avoir pas prévenu un événement funeste, un crime horrible peut-être! Dès le matin, elle se fit habiller, et, munie de l'écrin, elle se fit conduire en voiture chez l'orfèvre.

Vers la rue Saint-Nicaise où demeurait Cardillac, s'était assemblée une grande multitude; on se pressait, même devant sa porte. On criait, on mena-

çait, on tempêtait. On voulait briser la porte, et la maréchaussée, qui cernait la maison, avait peine à contenir le peuple. Au milieu du tumulte et du bruit, des voix furieuses s'écriaient : — Déchirez, coupez en quartiers ce maudit assassin ! Enfin Desgrais parut avec une troupe nombreuse qui perça une avenue à travers la foule. La porte de la maison s'ouvrit, et un homme chargé de fers fut amené et entraîné au milieu des malédictions du peuple en furie. Au même instant, mademoiselle de Scudéry presque évanouie de terreur, et saisie d'un affreux pressentiment, entendit un cri perçant. — Avancez ! Avancez toujours ! cria-t-elle au cocher qui, tournant subitement et avec adresse, dispersa la foule et arrêta ses chevaux tout proche de la porte de Cardillac. Mademoiselle de Scudéry aperçut alors Desgrais, et à ses pieds,

une jeune fille, belle comme le jour, les cheveux épars, demi-vêtue, le désespoir dans les traits; elle tenait les genoux de Desgrais embrassés, et s'écriait avec l'accent d'une douleur mortelle : — Il est innocent! Il est innocent! En vain, Desgrais et ses soldats s'efforçaient-ils de s'éloigner et de la faire relever. Enfin un homme vigoureux et rustique la saisit de ses lourdes mains, l'arracha avec force des genoux de Desgrais; mais, ébranlé lui-même par cet effort, il la laissa échapper le long des marches du perron, au pied duquel elle tomba sur le pavé; sans voix et sans mouvement. Mademoiselle de Scudéry ne put se contenir plus long-temps.

— Au nom de Jésus-Christ, qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il ici? s'écrie-t-elle en ouvrant vivement la portière, et en descendant.

Le peuple s'écarta respectueusement devant la vénérable dame qui, voyant quelques femmes compâtissantes relever la jeune fille, la placer sur les marches et lui frotter le front avec une eau spiritueuse, s'approcha de Desgrais, et lui renouvela avec vivacité sa demande.

— Il est arrivé quelque chose d'épouvantable, répondit Desgrais. René Cardillac a été trouvé assassiné ce matin, d'un coup de poignard. Le meurtrier est son apprenti, Olivier Brusson. On vient de l'emmener en prison.

— Et cette jeune fille, s'écria mademoiselle de Scudéry.

— C'est Madelon, la fille de Cardillac. A présent elle pleure et elle gémit, et elle crie qu'Olivier est innocent, entièrement innocent. Après tout, elle a peut-être pris part à cette affaire, et il faudra que je la fasse aussi conduire

à la Conciergerie. En parlant ainsi, Desgrais jeta sur la jeune fille un regard qui fit frémir mademoiselle de Scudéry.

La jeune fille commençait à respirer; mais, hors d'état de prononcer une parole, de faire un mouvement, les yeux fermés, elle restait sans vie, et on ne savait s'il fallait la transporter dans la maison ou continuer de lui prodiguer des soins. Mademoiselle de Scudéry contemplait avec émotion ce visage innocent; tout-à-coup un bruit sourd retentit sur les marches, on apportait le cadavre de Cardillac. Mademoiselle de Scudéry prit aussitôt sa résolution :—J'emmène cette jeune fille avec moi, dit-elle; Desgrais, chargez-vous du reste! Un sourd murmure de satisfaction se prolongea parmi le peuple. Les femmes relevèrent la jeune fille, mille bras s'efforcèrent de la sou-

tenir, et elle fut portée dans le carrosse, comme à travers les airs, au milieu des bénédictions qui s'échappaient de toutes les bouches en faveur de mademoiselle de Scudéry, dont la générosité arrachait cet enfant au tribunal de sang.

Grâce aux soins de Séron *, le plus célèbre médecin de Paris, Madelon, qui était restée quelque temps dans un état d'insensibilité complète, fut enfin rappelée à elle-même. Mademoiselle de Scudéry acheva ce que le médecin avait commencé, en répandant de douces consolations dans l'âme de la jeune fille, jusqu'à ce qu'enfin un violent torrent de larmes s'échappât de ses yeux et soulageât son cœur. Elle essayait quelquefois de raconter

* Nous traduisons littéralement le texte. C'est sans doute Fagon, le médecin du roi, dont il est question.

ce qui s'était passé, mais toujours la douleur étouffait ses paroles.

À minuit, elle avait été réveillée par plusieurs légers coups frappés à la porte de sa chambre; et elle avait entendu la voix d'Olivier qui la conjurait de se lever sur-le-champ, parce que son père était sur le point de mourir. Elle s'était élancée de son lit avec épouvante, et avait ouvert la porte. Olivier, pâle, tremblant, baigné de sueur, s'était dirigé d'un pas vacillant, une lumière à la main, vers l'atelier; elle l'avait suivi. Là, elle avait trouvé son père, les yeux fixes, râlant péniblement et se débattant avec la mort. Elle s'était jetée sur lui en gémissant, et alors seulement, elle avait aperçu sa chemise souillée de sang. Olivier l'avait doucement éloignée, et s'était alors occupé de laver avec du baume vulnéraire et de panser une

blessure que portait son père, au côté gauche du sein. Pendant ce temps, son père avait repris l'usage de ses sens, ses râlemens avaient cessé; il avait jeté alors des regards attendris sur elle, puis sur Olivier, et prenant la main de sa fille, il l'avait placée dans celle de son apprenti, en les serrant toutes deux avec force. Tous deux, Olivier et elle, s'étaient agenouillés devant le lit où se trouvait Cardillac, il s'était relevé en poussant un cri perçant, mais il était retombé aussitôt et il avait rendu l'âme avec un profond soupir. Ils s'étaient mis alors à pleurer ensemble et à gémir. Olivier lui avait raconté comme maître René avait été assassiné en sa présence, dans une course où il l'avait accompagné pendant la nuit, par son ordre; et comme il avait porté jusqu'au logis, avec la plus grande fatigue, son maître qui était fort

grand et fort lourd, et qu'il ne croyait pas mortellement blessé. Dès le point du jour, les gens de la maison étaient montés et les avaient trouvés encore à genoux devant le corps de Cardillac, et dans une désolation profonde. Un grand bruit s'était fait entendre : c'était la maréchaussée qui arrivait. Elle avait arrêté Olivier que l'on accusait de la mort de son maître. Madelon ajouta le tableau le plus touchant de la vertu, de la piété et de la fidélité de son cher Olivier; elle dit comme il avait honoré son maître de même que s'il eût été son père, comme celui-ci lui rendait sa tendresse avec usure, et comme il l'avait choisi pour son gendre, malgré sa pauvreté, parce que son habileté égalait sa fidélité et ses nobles sentimens. Madelon raconta tout cela du plus profond de son cœur, et conclut en disant que si Olivier avait enfoncé,

en sa présence, un poignard dans le sein de son père, elle regarderait cet événement comme un prestige du diable, plutôt que de croire Olivier capable d'un crime aussi inouï et aussi horrible.

Mademoiselle de Scudéry, profondément touchée des peines de Madelon, et entièrement portée à croire à l'innocence du pauvre Olivier, prit des informations qui confirmèrent tout ce que Madelon lui avait dit au sujet des relations du maître avec son apprenti. Les gens de la maison, les voisins vantaient tout d'une voix Olivier, comme un modèle de bonnes mœurs, de dévotion et d'assiduité; et cependant, était-il question du crime, chacun haussait les épaules et disait qu'il y avait là-dedans quelque chose d'inconcevable.

Amené devant la chambre ardente,

Olivier nia tout avec la plus grande fermeté, avec l'indépendance d'un innocent, et assura que son maître avait été attaqué dans la rue, en sa présence, et assassiné; et qu'il l'avait emporté dans sa maison où il avait bientôt expiré. Cette déclaration s'accordait avec celle de Madelon.

Mademoiselle de Scudéry se faisait sans cesse raconter les plus petites circonstances de cet horrible événement. Elle s'informa exactement si jamais une querelle s'était élevée entre le maître et le compagnon, si peut-être Olivier n'était pas entièrement maître de ces emportemens qui s'emparent souvent des hommes les plus doux, et les entraînent à des actes que leur volonté semble repousser; mais plus elle répétait ses demandes, plus Madelon lui parlait avec enthousiasme du tranquille bonheur domestique où

vivaient trois personnes liées par la tendresse la plus vive, et plus s'évanouissait l'ombre du soupçon d'un meurtre commis par Olivier. En examinant tout avec attention, en admettant qu'en dépit de tout ce qui attestait l'innocence d'Olivier, il fût néanmoins coupable du meurtre de Cardillac, mademoiselle de Scudéry ne pouvait trouver dans toutes ses dépositions, aucun motif qui eût pu entraîner ce jeune homme à un crime dont le premier résultat était de troubler tout son bonheur. — Il est pauvre; mais habile, il pouvait gagner l'amitié du maître le plus célèbre, il aime sa fille, le maître favorise son amour! le bonheur, l'aisance lui sont assurés pour le reste de ses jours! — Mais soit qu'Olivier, irrité, Dieu sait pour quels motifs, ait attaqué traîtreusement son bienfaiteur, son père; quelle dissimulation

maudite l'a porté à se conduire après le crime, comme il l'a fait! — Fermement convaincue de l'innocence d'Olivier, mademoiselle de Scudéry prit la résolution de sauver ce jeune homme à quelque prix que ce fût.

Il lui sembla prudent, avant que de recourir à la clémence du roi lui-même, de s'adresser au président La Reynie, d'éveiller son attention sur toutes les circonstances qui parlaient en faveur d'Olivier, et de faire naître, s'il était possible, dans l'âme du président, une conviction intérieure qui devait se communiquer aux autres juges.

La Reynie reçut mademoiselle de Scudéry avec tout le respect auquel la digne dame, honorée de la bienveillance du roi, avait droit de prétendre. Il écouta avec calme ce qu'elle lui rapporta au sujet du crime, des rapports d'Olivier avec son maître et de son ca-

ractère. Mademoiselle de Scudéry lui répéta, plusieurs fois interrompue par ses larmes, que loin d'être l'ennemi des accusés, un juge devait écouter tout ce qui était en leur faveur ; et un sourire fin, presque ironique, témoigna seul qu'elle n'adressait pas ce discours à des oreilles complètement sourdes. Lorsqu'elle eut enfin tout dit, et qu'elle eut essuyé ses larmes, La Reynie répondit : — Il est digne de votre excellent cœur de vous laisser abuser par les larmes d'une jeune fille amoureuse, mademoiselle; et il est tout naturel que vous ne puissiez admettre la pensée d'un semblable crime; mais il en est autrement d'un juge qui est habitué à arracher le masque aux scélérats. Mon emploi ne m'oblige pas à dévoiler, à quiconque m'interroge, la marche d'un procès criminel. Mademoiselle ! je fais mon devoir, peu m'importe le juge-

ment du monde. Les criminels doivent trembler devant la chambre ardente, qui ne connaît d'autres peines que le feu et le sang. Mais devant vous, ma digne demoiselle, je ne voudrais pas passer pour un monstre de dureté et de cruauté ; permettez donc que je montre clairement à vos yeux, en peu de mots, l'action sanguinaire de l'assassin, qui, grâce au ciel, expiera son crime. Votre esprit pénétrant rejettera alors cette bienveillance qui vous fait honneur, mais qui ne me siérait pas. — Un matin, on trouve René Cardillac assassiné d'un coup de poignard. Personne n'est auprès de lui, que son apprenti Olivier Brusson et sa fille. Entre autres choses, on trouve dans la chambre d'Olivier un poignard fraîchement teint de sang, qui s'ajuste parfaitement à la blessure. — Cardillac, dit Olivier, a été assassiné dans la nuit, devant mes

yeux. — Voulait-on le voler? — Je l'ignore. — Tu étais avec lui, et tu n'as pas pu t'opposer à l'assassin,... le retenir, appeler du secours? — Le maître marchait à quinze ou vingt pas devant moi, je le suivais. — Mais au nom du ciel, pourquoi te tenir si éloigné? — Le maître le voulait ainsi. — Qu'avait donc à faire maître Cardillac si tard dans les rues ? — Je ne puis le dire. D'ordinaire, il ne sortait jamais de la maison, après neuf heures. Ici, Olivier s'embarrasse, il est confondu, il soupire, il répand des larmes, il jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que Cardillac est réellement sorti dans la nuit, et qu'il a trouvé la mort. Mais remarquez bien ceci, mademoiselle. Il est prouvé jusqu'à l'évidence la plus complète, que Cardillac n'a point quitté sa maison cette nuit-là; ainsi l'assertion d'Olivier qui prétend être sorti avec lui, n'est

qu'un audacieux mensonge. La porte de la maison est pourvue d'une lourde serrure qui fait un bruit aigu lorsqu'on l'ouvre et lorsqu'on la ferme; puis les battans de la porte roulent sur leurs gonds en criant et en gémissant, ainsi que des essais réitérés l'ont prouvé, de sorte que ce bruit retentit jusqu'à l'étage le plus élevé de la maison. Or, à l'étage le plus bas, ainsi tout près de la porte, demeure le vieux maître Claude Patru, avec sa gouvernante, personne âgée d'environ quatre-vingts ans, mais encore vive et alerte. Ces deux personnes ont entendu Cardillac descendre l'escalier à neuf heures précises, selon sa coutume, fermer la porte à grand bruit, remonter, lire à haute voix la prière du soir, et puis se retirer dans sa chambre à coucher, comme on a pu l'entendre au craquement de la porte. Maître Claude est affligé d'insomnie,

comme il arrive aux vieilles gens. Il était à peu près dix heures, lorsque sa gouvernante traversa le vestibule pour aller prendre de la lumière dans la cuisine; elle revint s'asseoir auprès de maître Claude et lui lut une ancienne chronique, tandis que le vieillard se livrant à ses pensées, tantôt se jetait dans un fauteuil, tantôt se relevait et se promenait lentement dans la chambre, pour gagner de la fatigue et du sommeil. Tout resta paisible et silencieux jusqu'après minuit. Ils entendirent alors au dessus de leur tête des pas pesans, une chute lourde comme si un fardeau fût tombé sur le plancher, et aussitôt après, de sourds gémissemens. Ils furent tous deux saisis d'un effroi et d'une stupeur sans égales. L'idée d'un crime qui se commettait en cet instant, passa dans leur esprit. Puis le matin éclaircit ce qui avait eu lieu dans les ténèbres.

— Mais, au nom du ciel, dit mademoiselle de Scudéry, après tout ce que je vous ai raconté fort à la hâte, pouvez-vous imaginer le motif qui a donné lieu à ce crime infernal?

— Hem! répondit La Reynie, Cardillac n'était pas pauvre. — Il possédait des pierreries admirables.

— Sa fille, reprit mademoiselle de Scudéry, ne devait-elle pas hériter de tout cela? Vous oubliez qu'Olivier allait devenir le gendre de Cardillac?

— Il devait peut-être partager, ou même assassiner pour d'autres, dit La Reynie.

— Partager, assassiner pour d'autres! s'écria mademoiselle de Scudéry, frappée d'étonnement.

— Savez-vous, Mademoiselle, continua le président, qu'Olivier aurait déjà versé son sang sur la place de Grève, si son attentat n'était point lié

BIBLIOTHEQUE ROYALE I

au mystère profond qui plane depuis si long-temps sur Paris. Olivier appartient indubitablement à la bande d'assassins qui, se jouant de toute la vigilance, de tous les efforts, de toutes les recherches des cours de justice, sait porter ses coups en sûreté et avec impunité. Par lui tout s'éclaircira, tout doit s'éclaircir. La blessure de Cardillac est entièrement semblable à celle que portaient toutes les personnes qui ont été assassinées dans les rues et dans les maisons. Mais ce qui est plus décisif encore, depuis qu'Olivier Brusson est arrêté, tous les meurtres, tous les brigandages ont cessé; les rues sont sûres la nuit comme le jour : preuve suffisante qu'Olivier était à la tête des bandits. Il ne veut encore rien avouer, mais il est des moyens de le faire parler malgré lui.

— Et Madelon, s'écria mademoiselle

de Scudéry ; la fidèle, l'innocente colombe!

—Eh! qui me répond qu'elle n'a pas trempé dans ce complot, dit La Reynie en souriant méchamment, que lui importe son père, elle n'a de larmes que pour cet assassin.

—Que dites-vous! Il n'est pas possible! son père! une fille!!!

— Oh! continua La Reynie, songez seulement à la Brinvilliers! Vous me pardonnerez, si je me vois peut-être bientôt forcé de vous arracher votre protégée, et de la faire jeter à la Conciergerie.

Un frisson glaça le sang de mademoiselle de Scudéry, à ce soupçon. Elle vit que devant cet homme terrible il n'était pas de loyauté, pas de vertu; il cherchait le meurtre et les crimes au fond de tous les cœurs. Elle se leva. — Soyez humain! c'est là tout ce qu'elle

put dire. Au moment de descendre les degrés jusqu'où le président l'avait reconduite avec une cérémonieuse politesse, il lui vint, sans qu'elle pût s'en rendre compte, une pensée singulière.

— Me sera-t-il permis de voir le malheureux Olivier Brusson? demanda-t-elle au président, en se retournant vivement vers lui.

Celui-ci l'examina d'un air pensif, et sa figure prit ce sourire repoussant qui lui était propre. — Vous voulez sans doute, vous fiant plus à vos sensations et à une voix intérieure qu'à nos yeux, sonder vous-même la culpabilité ou l'innocence d'Olivier. Si le séjour du crime ne vous épouvante pas, si le tableau de l'abjection dans ses derniers degrés, ne vous cause pas d'horreur, dans deux heures la Conciergerie vous sera ouverte. On vous montrera cet

Olivier dont le destin excite votre compassion.

En effet, mademoiselle de Scudéry ne pouvait admettre que ce jeune homme fût coupable. Tout parlait contre lui; aucun juge n'eût agi autrement que l'avait fait La Reynie, mais le tableau du bonheur domestique présenté par Madelon, sous des couleurs si vives, effaçait tous les soupçons de mademoiselle de Scudéry; elle aima mieux adopter une opinion inexplicable que d'admettre une pensée contre laquelle toute son âme se révoltait.

Elle résolut de se faire encore raconter par Olivier tout ce qui s'était passé dans la fameuse nuit, et de pénétrer autant qu'il serait possible, un secret qui n'avait pas été révélé aux juges, uniquement peut-être parce qu'ils avaient négligé de le sonder.

Arrivée à la Conciergerie, on condui-

sit mademoiselle de Scudéry, dans une grande chambre, fort claire. Peu de momens après, elle entendit un bruit de chaînes. On amenait Olivier Brusson. Mais dès qu'il eut passé la porte, mademoiselle de Scudéry tomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, Olivier avait disparu. Elle demanda avec violence qu'on la reconduisît à sa voiture, et elle voulut quitter aussitôt ce repaire de scélérats. Hélas! elle avait reconnu, au premier coup-d'œil, dans Olivier Brusson, le jeune homme qui, sur le Pont-Neuf, avait jeté un billet dans sa voiture, celui qui lui avait apporté la cassette de pierreries.

CHAPITRE V.

Tous les doutes de mademoiselle de Scudéry étaient dissipés; les terribles soupçons de La Réynie se trouvaient confirmés. Olivier Brusson appartenait à cette terrible bande d'assassins; il avait certainement égorgé son

maître ! — Et Madelon ?..... Jamais mademoiselle de Scudéry n'avait été plus amèrement trompée dans ses sentimens intimes; mortellement atteinte sur la terre par les puissances infernales dont elle avait nié l'existence, elle doutait alors de toutes les vérités. Elle ouvrit son âme aux plus affreux soupçons; elle crut même que Madelon pouvait avoir trempé dans ce crime et avoir pris part au meurtre ; et comme il arrive toujours à l'esprit humain qui, dès qu'il réveille une image, cherche avidement des couleurs pour en charger les traits, mademoiselle de Scudéry trouva, dans la conduite de Madelon, mille circonstances qui devaient nourrir ses soupçons. Ainsi, maintes choses qui avaient passé à ses yeux jusqu'alors comme un témoignage d'innocence et de pureté, lui devinrent un indice certain d'audace et de méchan-

ceté. Ces gémissemens, ces larmes de sang pouvaient lui avoir été arrachées par l'effroi mortel de voir son amant périr sur l'échafaud, par la crainte même de tomber à son tour sous la main du bourreau. Arracher de son sein la vipère qu'elle y avait recueillie, ce fut la pensée qui occupa mademoiselle de Scudéry en sortant de sa voiture. Quand elle rentra dans sa chambre, Madelon accourut se jeter à ses pieds les yeux levés vers elle, ceux des anges de Dieu ne sont pas plus purs; les mains jointes, elle lui demandait du secours et des consolations. Mademoiselle de Scudéry se contenant avec peine, et cherchant à donner à sa voix le plus de gravité et de calme possible, lui répondit : — Va, va! console-toi de la mort d'un assassin qui va recevoir le prix de ses crimes. Que la Sainte-Vierge te garde, et te préserve toi-

même d'être convaincue d'un horrible crime !

— Ah ! maintenant tout est perdu ! Madelon poussa alors un cri perçant et tomba sans mouvement sur le plancher. Mademoiselle de Scudéry abandonna la jeune fille aux soins de la Martinière, et se retira dans une autre chambre.

Le cœur déchiré, arrachée à toutes les illusions de la terre, mademoiselle de Scudéry souhaitait de quitter la vie, de ne plus rester dans un monde trompeur et perverti. Elle se plaignait du sort dont la faveur amère lui avait accordé tant d'années pour se fortifier dans sa croyance en la loyauté et en la vertu, et qui anéantissait, dans ses derniers jours, cette belle illusion qui avait répandu tant de charmes sur sa vie.

Elle entendit la Martinière rassurer

Madelon qui soupirait doucement et gémissait. — Ah! disait-elle, elle aussi! — Elle aussi; les cruels l'ont trompée. Malheureuse que je suis! — Pauvre, pauvre Olivier! Ces accens pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de mademoiselle de Scudéry, et il s'y éleva de nouveau le pressentiment d'un mystère, la foi en l'innocence d'Olivier. Assiégée par les sentimens les plus contradictoires, hors d'elle-même, mademoiselle de Scudéry s'écria : Quel génie infernal m'a donc enveloppée dans cette horrible intrigue qui me coûtera la vie!

En ce moment, Baptiste entra, pâle et effrayé, disant que Desgrais était là dehors. Depuis l'épouvantable procès de la Voisin, l'apparition de Desgrais dans une maison était un indice certain d'une accusation criminelle; de là la terreur de Baptiste. Aussi, sa maîtresse lui demanda en souriant :

— Qu'as-tu, Baptiste? allons, dis-moi le? le nom de Scudéry s'est aussi trouvé sur la liste de la Voisin?

— Jésus! s'écria Baptiste, tremblant de tous ses membres, comment pouvez-vous dire des choses semblables? Mais Desgrais m'a paru si mystérieux; il semble ne pouvoir prendre patience jusqu'au moment de vous parler.

— Eh bien, Baptiste, dit mademoiselle de Scudéry, fais donc entrer tout de suite cet homme qui est si terrible pour vous, et qui, pour moi, ne saurait me causer d'inquiétude.

— Le président La Reynie, dit Desgrais en entrant, m'envoie vers vous, Mademoiselle, avec une prière à laquelle il n'espérerait pas vous voir accéder, s'il ne connaissait votre vertu et votre courage; si ce dernier moyen qui lui reste de dévoiler un crime n'était dans vos mains, et si vous n'aviez

pas déjà pris part à ce procès qui nous tient tous en haleine, nous et la chambre ardente. Olivier Brusson, depuis qu'il vous a vue, est presque fou. Autant il semblait disposé à un aveu, autant il montre de résistance maintenant; il jure de nouveau par Jésus-Christ et par tous les saints, qu'il est entièrement innocent du meurtre de Cardillac, bien qu'il soit prêt à subir la mort qu'il a méritée. Remarquez, Mademoiselle, que ces derniers mots se rapportent évidemment à d'autres crimes qui pèsent sur lui. Mais tous les efforts pour tirer de lui un mot de plus sont inutiles; la menace même de la torture n'a produit aucun résultat. Il nous supplie, il nous conjure de lui procurer un entretien avec vous; à vous, à vous seule, il veut tout avouer. Daignez, Mademoiselle, recevoir les aveux de Brusson.

—Quoi! s'écria mademoiselle de Scudéry outrée d'indignation, dois-je servir d'organe à un tribunal de sang, dois-je abuser de la confiance d'un malheureux pour le conduire à l'échafaud? — Non, Desgrais! quelque infâme que soit un assassin, il ne me sera jamais possible de le tromper avec tant de scélératesse. Je ne veux rien savoir de ses secrets qui resteraient renfermés dans mon sein, comme une sainte confession.

—Peut-être, Mademoiselle, répliqua Desgrais en souriant finement, peut-être vos dispositions changeraient-elles, si vous aviez entendu Brusson. N'avez-vous pas prié vous-même le président d'être humain? Il se montre tel, en cédant à la folle exigence de Brusson, et en essayant d'un dernier moyen, avant de lui faire donner la question pour laquelle il est mûr depuis long-temps.

Mademoiselle de Scudéry frissonna. —Ne craignez pas, ma digne demoiselle, qu'on exige que vous entriez encore une fois dans ces sombres cachots qui vous remplissent d'horreur et d'épouvante. Olivier sera conduit chez vous, comme s'il était en liberté, dans le silence de la nuit, sans aucun appareil. Bien gardé, mais sans qu'on l'écoute, il pourra tout vous avouer sans contrainte. Je vous réponds sur ma vie, que vous n'avez rien à craindre pour vous-même de ce misérable. Il parle de vous avec un respect profond et sincère. Il jure que le destin, qui l'a empêché de vous voir plutôt, a seul causé sa mort. Et d'ailleurs, il vous sera permis de taire ce que Brusson vous aura révélé. Peut-on moins vous contraindre?

Mademoiselle de Scudéry resta quelques momens pensive et les yeux baissés. Il lui semblait qu'elle dût obéir à

la providence qui la choisissait pour découvrir un secret horrible, et elle voyait bien qu'elle ne pouvait se dégager des liens merveilleux dans lesquels elle s'était involontairement enlacée. Tout-à-coup, elle parut résolue, et elle dit avec dignité : — Dieu me donnera de la force et du courage; amenez ici Brusson, je veux le voir.

Comme au temps où Brusson lui avait apporté la cassette, on frappa à la porte de la maison vers minuit. Baptiste informé de la visite nocturne, ouvrit. Un frisson glacial s'empara de mademoiselle de Scudéry, lorsqu'aux pas répétés, au bruit sourd qu'elle entendit, elle s'aperçut que les gardes qui avaient amené Brusson, se répandaient dans tous les corridors de la maison.

Enfin la porte de la chambre s'ouvrit doucement. Desgrais entra; der-

rière lui, Olivier Brusson, sans chaînes, bien vêtu. — Mademoiselle, voici Brusson, dit Desgrais, en s'inclinant respectueusement ; et il sortit de la chambre.

Brusson tomba sur ses deux genoux devant mademoiselle de Scudéry, élevant vers elle ses mains jointes, et les yeux inondés de larmes.

Mademoiselle de Scudéry pâlit, le regarda et ne put proférer une parole. Même dans ces traits dévorés par le chagrin, par le désespoir, perçait l'expression d'une loyauté et d'une pureté extrêmes. Plus mademoiselle de Scudéry laissait reposer ses regards sur la figure de Brusson, plus le souvenir de quelque personne aimée dont elle ne pouvait se souvenir que confusément, se présentait vivement à sa mémoire. Toutes ses terreurs s'évanouirent, elle oublia que l'assassin de Cardillac était à ge-

noux devant elle, et elle lui parla avec le ton d'aménité, de bienveillance parfaite qui lui était propre.

— Eh bien, Brusson, qu'avez-vous à me dire?

Celui-ci, toujours à genoux, soupira plus douloureusement encore, et répondit : — O ma digne et vénérable demoiselle, toute trace de souvenir est-elle donc effacée?

Mademoiselle de Scudéry, le regardant plus attentivement, répondit qu'elle trouvait en effet en lui de la ressemblance avec une personne qu'elle avait chérie, et que c'était à cette ressemblance seule qu'elle devait la force qu'elle avait eue de vaincre l'horreur profonde que lui inspirait un assassin; elle ajouta qu'elle était prête à l'écouter. Profondément blessé par ces paroles, Brusson se leva vivement, et recula d'un pas, le regard sombre et bais-

sé vers la terre. Puis il dit d'une voix sourde : Avez-vous donc entièrement oublié Anne Guiot? — Votre fils Olivier, l'enfant que vous berciez souvent sur vos genoux; c'est lui, il est devant vous.

— Au nom de tous les saints ! s'écria mademoiselle de Scudéry en se couvrant le visage de ses deux mains, et retombant sur les coussins de son fauteuil. La pauvre demoiselle n'avait que trop de raisons de s'étonner ainsi. Anne Guiot, fille d'un bourgeois appauvri, avait été laissée dès son enfance chez mademoiselle de Scudéry, qui l'avait élevée avec la sollicitude et les soins d'une mère tendre. Lorsqu'elle fut devenue grande, il se trouva un beau garçon, de bonnes mœurs, nommé Claude Brusson, qui la demanda en mariage. Comme c'était un très-habile horloger, qui ne pouvait manquer

de gagner facilement sa vie à Paris; et comme, de son côté, Anne avait pris de l'affection pour lui, mademoiselle de Scudéry n'hésita pas à consentir au mariage de sa fille d'adoption. Les jeunes gens s'établirent, vécurent dans les douceurs et dans le calme du bonheur domestique, et la naissance d'un enfant merveilleusement beau, l'image fidèle de sa mère, resserra leurs nœuds.

Mademoiselle de Scudéry fit du petit Olivier son idole; elle l'enlevait à sa mère durant des heures, des jours entiers, pour le caresser. L'enfant s'accoutumait à la voir, et il restait auprès de mademoiselle de Scudéry, comme auprès de sa mère. — Trois ans s'étaient écoulés, lorsque la jalousie des confrères de Brusson vint lui nuire; chaque jour son travail diminua, et il eut enfin beaucoup de peine à pour-

voir à sa subsistance. Le désir de revoir sa belle ville natale de Genève, s'empara alors de lui, et la petite famille partit pour la Suisse, malgré les instances de mademoiselle de Scudéry qui avait promis de la soutenir. Anne écrivit plusieurs fois à sa mère adoptive, puis elle cessa d'écrire; et mademoiselle de Scudéry pensa qu'ils étaient heureux et qu'ils ne voulaient pas troubler leur bonheur par le souvenir de leurs jours de souffrance.

Vingt-trois ans accomplis s'étaient écoulés depuis que Brusson avait quitté Paris avec sa femme et son enfant, pour se retirer à Genève.

— O pensée épouvantable! s'écria mademoiselle de Scudéry, lorsqu'elle retrouva la force de parler. Tu es Olivier? le fils de ma Guiot! et aujourd'hui!....

— Sans doute, répondit Olivier avec

calme, sans doute, mademoiselle, vous n'avez jamais pensé que l'enfant à qui vous donniez les noms les plus doux, que vous balanciez sur vos genoux, se présenterait un jour chez vous, accusé d'un assassinat horrible. Je ne suis pas exempt de reproches, la chambre ardente a le droit de m'accuser d'un crime; mais aussi vrai que je veux mourir sauvé, fût-ce de la main du bourreau, je suis pur de ce sang; ce n'est pas par moi, ce n'est pas par ma faute, que celui du malheureux Cardillac a été versé !

A ces mots, un tremblement universel fit chanceler Olivier. Mademoiselle de Scudéry lui indiqua en silence un tabouret. Il y prit place lentement.

CHAPITRE VI.

—J'ai eu assez de temps, dit Olivier, pour me préparer à cette entrevue avec vous, que je regarde comme la dernière faveur du ciel réconcilié, et pour gagner le calme et la confiance dont j'ai besoin pour vous raconter l'histoire

inouïe de mes infortunes. Par compassion, écoutez-moi avec patience, quelque horreur que vous cause la découverte d'un secret auquel vous ne vous attendiez pas certainement. Ah! si mon pauvre père n'avait jamais quitté Paris! Aussi loin que s'étendent mes souvenirs de Genève, je me vis arrosé des pleurs de mes pauvres parens, et attendri jusqu'aux larmes par leurs plaintes que je ne comprenais pas. Plus tard, j'eus le sentiment distinct, la connaissance complète du besoin écrasant, de la profonde misère où vivaient mes parens. Mon père s'était vu trompé dans toutes ses espérances. Courbé sous le désespoir, succombant sous ses maux, il mourut au moment où il venait de réussir à me placer comme apprenti chez un orfèvre. Ma mère parlait beaucoup de vous, elle voulait vous confier ses douleurs;

mais quand elle voulait le faire, elle était toujours arrêtée par le découragement qui vient de la misère. Peu de mois après la mort de mon père, ma mère le suivit au tombeau.

— Pauvre Anne! pauvre Anne! s'écria mademoiselle de Scudéry pénétrée de douleur.

— Grâces, grâces éternelles soient à Dieu qui l'a fait mourir! Elle ne verra pas son fils chéri, marqué par la main infâme du bourreau! Ainsi, s'écria Olivier, en lançant vers le ciel un regard plein de fureur.

On entendit du bruit au dehors; on allait et on venait.

— Oh! oh! dit Olivier en souriant amèrement, Desgrais veille avec ses suppôts, comme si j'avais envie de fuir. Mais continuons. Je fus rudement traité par mon maître, quoique je fisse de grands progrès et que je l'eusse bientôt

surpassé lui-même. Il arriva qu'un jour un étranger entra dans notre atelier pour y acheter quelques bijoux, et voyant un beau collier auquel je travaillais, il me frappa sur l'épaule d'un air amical : Eh ! eh, mon jeune ami, dit-il, voilà un travail admirable. Je ne sais en vérité qui pourrait vous surpasser, si ce n'est René Cardillac, qui est sans contredit le premier orfèvre du monde. Vous devriez aller le trouver ; il vous recevra avec joie dans son atelier, car vous seul, vous pourriez l'assister dans ses travaux ; et de votre côté, ce n'est que près de lui que vous pourrez apprendre quelque chose. Ces paroles de l'étranger étaient restées profondément gravées dans mon âme, il n'y eut plus de repos pour moi dans Genève ; une puissance irrésistible m'entraînait loin de-là. Enfin je parvins à me dégager du contrat qui me liait

avec mon maître, et je vins à Paris. René Cardillac me reçut sèchement et d'un air farouche. Je ne me rebutai pas, et j'insistai pour qu'il me donnât de l'ouvrage quelque minime qu'il fût. C'était une petite bague à monter. Lorsque je lui rapportai mon travail, il me regarda long-temps de ses yeux étincelans, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon âme; puis il me dit : — Tu es un bon ouvrier, tu peux venir ici et m'aider dans mon atelier, je te paierai bien, tu seras content de moi. — Cardillac tint parole. J'étais déjà chez lui depuis plusieurs semaines, et je n'avais pas vu Madelon, qui, si je ne me trompe, était à la campagne chez un cousin de Cardillac. Enfin, elle vint. O puissances du ciel! que devins-je quand je vis cet ange! jamais homme a-t-il aimé ainsi! et maintenant.... O Madelon!

La douleur étouffa la voix d'Olivier. Il tint ses deux mains sur son visage, et pleura amèrement. Enfin surmontant le mal cuisant qui le déchirait, il continua :

—Madelon me regardait d'un air bienveillant. Elle se montrait de plus en plus souvent dans l'atelier. Je m'aperçus avec ravissement qu'elle m'aimait. Bien que son père nous surveillât rigoureusement, plus d'une fois nos mains se serrèrent furtivement en signe d'union secrète, et Cardillac ne vit rien. Je me disais : Quand j'aurai gagné ses bonnes grâces et les moyens d'arriver à la maîtrise, je lui demanderai la main de Madelon. Mais un matin où je me disposais à commencer mon ouvrage, Cardillac vint se placer devant moi, et me lança des regards de colère et de mépris.

— Je n'ai plus besoin de ton travail,

me dit-il, sors de la maison, à l'instant même, et ne reparais jamais devant mes yeux; je n'ai pas besoin de te dire pourquoi je ne veux plus de toi. Pauvre diable, les doux fruits que tu voudrais cueillir, sont trop haut placés pour toi. — Je voulus parler, il me saisit d'une main vigoureuse et me jeta si rudement dehors que je tombai sur le pavé, la tête et les bras ensanglantés.

Hors de moi, déchiré par la douleur, je m'éloignai de cette maison, et je trouvai enfin, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, un ouvrier de ma connaissance, honnête garçon, qui me recueillit dans sa mansarde. Je n'avais pas de repos, pas de relâche. La nuit je me glissais près de la maison de Cardillac, espérant que Madelon entendrait mes soupirs, mes plaintes; qu'elle parviendrait peut-être à me parler, sans être vue. Mille projets divers se croisaient dans

mon cerveau, et je concevais l'espoir de l'engager à m'aider dans leur exécution. A la maison de Cardillac, dans la rue Saint-Nicaise, se joint une haute muraille où se trouvent des niches et des statues mutilées. Une nuit, je me tenais tout près de l'une de ces statues, et je levais les yeux vers les fenêtres de la maison placées au dessus de la cour qu'enceint le mur. J'aperçois tout-à-coup de la lumière dans l'atelier de Cardillac. Il est minuit, jamais Cardillac n'est debout à cette heure ; il a coutume de se coucher à neuf heures précises. Le cœur me bat d'inquiétude, je songe qu'un évènement quelconque va m'ouvrir l'entrée de cette maison ; et la lumière disparaît. Je me serre contre la statue, au fond de la niche, et je me recule avec effroi en sentant un mouvement opposé au mien, comme si la statue devenait vivante. Dans l'obscurité grisâtre

de la nuit, je vois le piédestal se mouvoir lentement, une figure sombre apparaît, et s'avance avec précaution dans la rue. Je m'élance vers la statue, elle est de nouveau immobile et adossée à la muraille. Involontairement poussé par une puissance secrète, je me glisse derrière cet homme. Arrivé devant l'image d'une Vierge, il se retourne, et à la clarté de la lampe qui brûle toujours en ce lieu, j'aperçois son visage : c'est Cardillac! Une crainte indéfinissable, une terreur sinistre, s'emparent de moi. Dirigé comme par un charme, il faut que je marche, que je suive ce promeneur nocturne, ce somnambule. Car je tenais le maître pour tel, bien que nous ne fussions pas au temps de la pleine-lune, où les malades sont atteint de cette manie pendant leur sommeil. Enfin Cardillac disparaît dans l'ombre. A une petite toux que je reconnais, je m'a-

perçois qu'il s'est retiré dans l'allée d'une maison. Que signifie cette conduite? que va-t-il faire? Je m'interroge ainsi avec étonnement, et je me retire tout près des maisons. Peu de momens se sont écoulés, un homme portant sur son chapeau des plumes éclatantes, et dont les éperons retentissent fortement, arrive en chantonnant. Comme un tigre élancé de sa tannière, Cardillac fond sur cet homme, qui tombe à l'instant sur le pavé, en poussant un long gémissement. J'accours en jetant un cri d'effroi, Cardillac était sur le corps de cet infortuné, étendu sans mouvement.

— Maître Cardillac, que faites-vous? m'écriai-je à haute voix.

— Maudit! s'écrie à son tour Cardillac en rugissant; il passe devant moi avec la rapidité d'un éclair et disparaît. Hors de moi, pouvant à peine me soutenir, je m'approche de l'homme qui

est à terre. Je me mets à genoux près de lui; peut-être, pensais-je, est-il temps encore de le sauver : mais il ne reste en lui aucune trace de la vie. Dans ma terreur mortelle, je remarque à peine que la maréchaussée m'environne.

— En voilà encore un que ces diables ont jeté par terre.

—Eh! eh, jeune homme, que fais-tu là? — Es-tu de la bande? — Allons, avance!

En me parlant ainsi ils se disposaient à me saisir. Je pouvais à peine balbutier que j'étais incapable de commettre un tel crime, et que je les priais de me laisser retirer en paix, lorsqu'un d'eux me portant sa lanterne au visage, se mit à rire, en disant : C'est Olivier Brusson, le compagnon orfèvre qui travaille chez notre brave et honnête René Cardillac! ce n'est pas lui qui assassinerait dans les rues!

—Il m'a tout l'air de cela cependant, dit un autre. C'est une de ces façons de coquins qui se lamentent près du cadavre, et se font prendre pour qu'on les renvoie.

— Allons, parle, garçon. Dis-nous tout hardiment.

Je leur racontai qu'un homme s'était élancé du lieu où je passais, sur celui qui était étendu là, l'avait renversé; et qu'il s'était enfui à mes cris. Pour moi, je m'étais arrêté pour voir s'il était possible de secourir encore ce malheureux.

— Non, mon fils, dit un de ceux qui avaient soulevé le cadavre, celui-là est bien tué; le poignard a traversé le cœur, comme à l'ordinaire.

— Diable! dit un autre, nous sommes encore arrivés trop tard, comme avant-hier. A ces mots, ils s'éloignèrent emportant avec eux le cadavre.

Ce que j'éprouvais, je ne puis le dire. Je me tâtais pour bien m'assurer que je n'étais pas harcelé par un mauvais rêve; je m'attendais à me réveiller et à bien m'étonner de cette folle histoire.

— Cardillac.... le père de ma chère Madelon, un infâme assassin! J'étais tombé sans force sur les marches extérieures d'une maison. Le matin vint peu à peu dissiper la nuit. Un chapeau d'officier, richement orné de plumes, était étendu devant moi sur le pavé. L'action sanglante de Cardillac, qui avait eu lieu sur la place même où je me trouvais, se présenta vivement à ma pensée. Je m'enfuis avec horreur.

Tout troublé, hors d'état de rassembler mes pensées, j'étais assis dans mon grenier, lorsque la porte s'ouvrit, et René Cardillac entra.

— Au nom du Christ! que venez-vous faire ici? lui criai-je.

Lui, ne faisant nulle attention à mon effroi, vint à moi et me sourit avec un calme et une bonhomie qui augmentèrent encore l'horreur que j'éprouvais. Il prit un escabeau vermoulu et s'assit près de moi, car je n'avais pas la force de me soulever du lit de paille sur lequel je m'étais jeté.

— Eh bien! Olivier, dit-il, comment vas-tu, pauvre garçon? Je me suis vraiment trop pressé en te renvoyant de ma maison. Tu me manques de tous les coins et de tous les bouts. En ce moment surtout, j'ai un travail que je ne puis achever sans toi. Que dirais-tu si je te proposais de revenir travailler dans mon atelier? Tu ne dis rien? Oh! je le sais, je t'ai offensé. Je ne voulais pas te laisser ignorer que j'étais en colère contre toi, à cause de

tes amourettes avec Madelon. Mais depuis, j'ai bien pesé la chose; et j'ai trouvé qu'à cause de ton application, de ton adresse et de ta fidélité, je ne pouvais souhaiter un meilleur gendre que toi. Viens donc avec moi, et arrange-toi de manière à gagner Madelon pour femme.

Les paroles de Cardillac me perçaient le cœur, je frémissais de sa noirceur, je ne pouvais prononcer une parole.

— Tu hésites, reprit-il d'un ton rude et les yeux étincelans. Tu ne peux peut-être pas venir aujourd'hui avec moi; tu as d'autres affaires! Visiter Desgrais, ou même te faire introduire chez d'Argenson ou La Reynie. Prends garde, garçon, prends garde que les griffes que tu veux faire agir pour saisir les autres, ne te saisissent et ne te déchirent toi-même.

Alors ma fureur, long-temps conte-

nue, se fit jour.—Que ceux qui se reprochent des crimes, craignent ces noms-là, moi je ne les redoute pas, je n'ai rien à démêler avec eux! » m'écriai-je.

— Après tout, Olivier, me dit Cardillac, il y a de l'honneur pour toi à travailler dans ma maison, chez moi, le maître le plus célèbre de son temps, estimé partout à cause de sa droiture et de sa probité, au point que la calomnie contre lui retomberait sur la tête du calomniateur. Quant à ce qui concerne Madelon, je dois t'avouer que tu ne dois ma générosité qu'à elle. Elle t'aime avec une violence dont je n'aurais jamais cru la tendre enfant capable. Dès que tu fus parti, elle tomba à mes pieds, embrassa mes genoux, et m'avoua en pleurant, qu'elle ne pouvait vivre sans toi. Je pensais qu'elle se faisait cette idée, comme toutes les jeunes créatures qui veulent toutes

mourir quand le premier blanc-bec * qui les as regardées tendrement, vient à s'éloigner. Mais, en effet, Madelon devint languissante et malade, et quand je voulais la détourner de sa folie, elle répétait cent fois ton nom. Enfin, que devais-je faire ? je ne voulais pas la désespérer. Hier au soir, je lui dis que je consentais à tout, et que j'irais te chercher aujourd'hui. Aussi cette nuit, elle s'est épanouie comme une rose, elle t'attend, hors d'elle-même de plaisir et de bonheur. — Que la puissance éternelle me le pardonne; mais je ne sais pas comment il arriva que je me trouvai tout-à-coup dans la maison de Cardillac; que Madelon, criant : Olivier, mon Olivier, mon bien-aimé, mon époux! me serra dans ses bras, me pressa contre son cœur; et que moi,

* *Milchgesicht*, visage de lait. Nous traduisons religieusement le texte.

dans l'excès du plus grand ravissement, je jurai par la Sainte-Vierge et par tous les saints, que jamais, jamais je ne la quitterais!

Ému par le souvenir de ce moment si doux, Olivier s'arrêta quelques instans. Mademoiselle de Scudéry remplie d'horreur en apprenant le crime d'un homme qu'elle avait regardé comme nn modèle de vertu et de probité, s'écria : — L'horrible découverte! Quoi! René Cardillac faisait partie de cette bande d'assassins qui a fait si long-temps de notre bonne ville, un repaire de bandits?

— Que dites-vous, mademoiselle? reprit Olivier; vous parlez d'une bande d'assassins? jamais une telle bande n'a existé, c'était Cardillac seul, dont l'effroyable activité recherchait et trouvait ses victimes dans toute la ville. C'est en cela que consistait sa sécurité,

et de là l'extrême difficulté de découvrir les traces de l'assassin. Mais laissez-moi continuer, la suite vous découvrira les secrets du plus coupable et en même temps du plus malheureux de tous les hommes. On peut facilement se faire une idée de ma situation chez mon maître. J'avais fait un pas en avant, je ne pouvais plus reculer. Quelquefois il me semblait que moi-même j'étais devenu le complice de Cardillac, ce n'était que dans l'amour de Madelon que j'oubliais ma peine profonde, ce n'était qu'auprès d'elle que je parvenais à effacer jusqu'à l'apparence de la douleur sans nom qui me dévorait. Si je travaillais avec le vieil orfèvre à l'atelier, je n'osais pas le regarder en face, à peine prononcer une parole, tant j'éprouvais de terreur auprès d'un homme effroyable, qui pratiquait toutes les vertus d'un père tendre, d'un bon et

honnête bourgeois, tandis que la nuit voilait tous ses forfaits. Madelon, cette fille pieuse et céleste, idolâtrait son père. Mon cœur saignait en songeant que si la vengeance des hommes atteignait ce scélérat sous son masque, celle qu'il avait abusée par son hypocrisie infernale, succomberait infailliblement à son désespoir. Cette pensée seule m'eût fermé la bouche, eût-on dû me punir de mon silence par le supplice des scélérats. Bien que les discours de la maréchaussée m'en eussent beaucoup appris, les crimes de Cardillac, leur motif, la manière dont il les commettait, étaient une énigme pour moi. L'éclaircissement ne se fit pas longtemps attendre.

Un jour, Cardillac qui se montrait toujours de bonne humeur en travaillant, qui riait et qui raillait, (ce qui excitait encore plus mon horreur) pa-

rut sombre et abattu. Tout-à-coup, il jeta si violemment de côté les bijoux auxquels il travaillait, que les diamans et les perles tombèrent de toutes parts, et se levant brusquement il s'écria : — Olivier, cela ne peut durer ainsi plus long-temps entre nous; ces relations me sont insupportables! Ce secret que la finesse et la ruse n'ont pu faire découvrir à Desgrais et à ses gens, le hasard l'a mis dans tes mains. Tu m'as vu dans mes travaux nocturnes auxquels me pousse ma mauvaise étoile, toute résistance est impossible. Ce fut aussi ta fatale étoile qui te poussa à me suivre, qui t'enveloppa d'un voile impénétrable, qui donna tant de légèreté à tes pas, qui te rendit si bien invisible, que moi, dont les yeux percent, comme ceux du tigre, la nuit la plus profonde; qui entends au loin dans les rues le plus léger bruit, jusqu'au bourdonnement

d'un insecte, je n'ai pu te voir. Ta mauvaise étoile t'a conduit vers moi pour te faire mon compagnon. Placé comme tu l'es, tu ne peux plus songer à me trahir. Tu vas donc tout savoir.

— Jamais je ne serai ton complice, voulais-je m'écrier, mais la terreur qui s'était emparée de moi aux premiers mots de Cardillac, m'avait suffoqué. Au lieu de ces paroles, je ne pus faire entendre qu'un son inarticulé. Cardillac se remit sur sa chaise de travail; il essuya la sueur qui couvrait son front. Il semblait fortement ému des ressouvenirs du passé, et eut peine à se recueillir. Enfin il commença :

« Des hommes savans parlent beau-
» coup des impressions bizarres dont les
» femmes sont frappées durant leur
» grossesse, et de l'influence que ces im-
» pressions exercent sur l'enfant qu'elles
» portaient dans leur sein. On m'a raconté

» une merveilleuse histoire qui arriva
» à ma mère. Dans les premiers mois
» de sa grossesse, elle assistait avec
» d'autres femmes, à une fête brillante
» que la cour donnait à Trianon. Ses
» regards tombèrent sur un cavalier
» vêtu à l'espagnole, qui portait à son
» cou une chaîne de pierreries, dont
» elle ne pouvait détourner les yeux. Tout
» son être s'embrâsa d'un seul désir,
» celui de posséder cette chaîne qui lui
» semblait un objet surnaturel. Plusieurs
» années auparavant, (ma mère n'était
» pas encore mariée alors,) le même ca-
» valier avait tenté de faire succomber sa
» vertu; mais elle l'avait repoussé avec
» horreur. Ma mère le reconnut; mais
» en cet instant, au milieu de l'éclat
» de ces diamans, il lui semblait un être
» d'un ordre relevé, un modèle de beau-
» té. Le cavalier remarqua les regards
» ardens et passsionnés de ma mère;

» il se flatta d'être plus heureux auprès
» d'elle, et fit plus encore, il réussit à
» l'entraîner loin de ses amies, dans un
» lieu retiré du parc. Là, il la serra avec
» ardeur dans ses bras, ma mère porta
» involontairement les mains à la chaîne;
» mais au même moment, il tomba et
» entraîna ma mère qui tomba avec lui.
» Soit qu'il eût été subitement frappé
» d'un coup de sang, soit tout autre
» cause, bref, il était mort.

» En vain ma mère chercha-t-elle à
» se débarrasser de ces bras roidis par
» la mort, qui la serraient étroitement;
» elle poussa des cris perçans, et enfin
» on accourut à sa voix, la délivrer de
» cet effroyable amant. L'horreur qu'elle
» éprouva lui causa une longue mala-
» die. On la regarda comme perdue,
» ainsi que moi, cependant elle guérit,
» et l'accouchement fut plus heureux
» qu'on n'eût osé l'espérer. Mais l'ef-

» froi de ce terrible moment m'avait
» frappé. Ma mauvaise étoile s'était
» levée, et avait lancé sur moi une étin-
» celle qui a allumé en mon âme une
» des plus singulières et des plus fu-
» nestes passions. Déjà dès ma plus
» tendre enfance, je préférais à tous
» les diamans étincelans les bijoux d'or.
» On regarda cette manie comme un
» des nombreux penchans, communs
» aux enfans; mais il fallut en juger au-
» trement, car étant devenu plus grand,
» je volais l'or et les bijoux partout où
» je pouvais les trouver. Je distinguais
» par instinct, les faux bijoux des vé-
» ritables, comme eût pu le faire le
» connaisseur le plus exercé. Ces der-
» niers seuls excitaient ma convoitise,
» les autres, je n'y touchais pas, non
» plus qu'à l'or monnayé. Ce désir inné
» dut céder aux corrections cruelles
» que m'infligea mon père; alors pour

» manier à mon gré l'or et les pierres
» fines, je pris la profession de joaillier.
» Je travaillais avec passion, et bientôt
» je devins le premier maître dans cet
» art. Ici commence une période de ma
» vie, dans laquelle mon penchant natif,
» long-temps étouffé, triompha avec
» toute sa force, et grandit puissam-
» ment en dévorant tout ce qui s'op-
» posait à son développement. Dès que
» j'avais achevé et livré une parure, je
» tombais dans une agitation, dans un
» désespoir qui me ravissaient le som-
» meil, la santé et toutes les joies de la
» vie. — Je voyais jour et nuit, comme
» un spectre, la personne pour qui j'a-
» vais travaillé. Elle était parée de mes
» bijoux, et une voix murmurait à mon
» oreille : Ils sont à toi ! — Ils sont à toi ! —
» Prends-les donc. Que servent les dia-
» mans aux morts ?...

» Je me mis alors à commettre des

» vols. J'avais accès dans les maisons
» des grands seigneurs; je profitais les-
» tement de toutes les occasions; au-
» cune serrure ne résistait à mon habi-
» leté, et bientôt les diamans que j'a-
» vais montés, se retrouvaient dans
» mes mains. Mais cela même ne cal-
» mait pas mon agitation. Cette voix
» fatale se faisait toujours entendre,
» elle raillait et s'écriait : Oh! oh! la
» mort porte tes bijoux! Je ne savais
» comment il se faisait que je ressentisse
» une haine incroyable contre mes pra-
» tiques, et dans le fond de mon cœur
» se soulevait contre eux une ardeur
» sanguinaire qui me faisait frissonner.
» Dans ce temps, j'achetai cette mai-
» son. J'étais d'accord sur le marché avec
» le propriétaire, nous étions assis dans
» cette chambre, nous réjouissant d'a-
» voir terminé l'affaire, et nous buvions
» une bouteille de vin. La nuit était

» venue, je voulus me lever, lorsque
» l'ancien propriétaire me retint : —
» Écoutez, maître René, me dit-il; avant
» que nous nous quittions, il faut que
» je vous fasse connaître un secret de
» cette maison. A ces mots, il ouvrit
» une armoire pratiquée dans le mur,
» fit glisser le pan du fond; entra dans
» une petite chambre, se baissa et leva
» une trappe. Nous descendîmes un es-
» calier raide et étroit, puis nous ar-
» rivâmes devant une petite porte
» qu'il ouvrit, et nous nous trouvâmes
» dans la cour. Le vieux propriétaire
» s'avança alors vers le mur, toucha
» un bouton de fer peu saillant, et
» bientôt une partie de la muraille se
» tourna de manière à donner commo-
» dément passage à un homme pour
» descendre dans la rue. Tu verras un
» jour cette invention, Olivier, elle a
» sans doute été trouvée par les moines

» rusés qui habitaient le cloître élevé
» en ce lieu, et elle leur servait à sortir
» et à entrer furtivement. C'est une boi-
» serie, enduite en dehors de mortier
» et de chaux, dans laquelle on a placé
» une statue aussi de bois, mais par-
» faitement semblable à la pierre, et le
» tout se meut sur des gonds cachés.
» De sombres pensées s'élevèrent en
» moi à la vue de cet arrangement; il
» me semblait préparé pour accomplir
» certaines choses que j'ignorais encore.
» Je venais de livrer à un seigneur de
» la cour une riche parure qui, je le
» savais, était destinée à une danseuse de
» l'Opéra. L'aspect de la mort ne me
» quitta pas, le spectre s'attachait à tous
» mes pas, la voix du démon ne cessait
» de retentir à mon oreille! Je m'établis
» dans la maison. Baigné de sueur, le
» sang bouillonnant, je m'agitais sans
» sommeil, sur mon lit! Dans les visions

» que créait mon cerveau, j'aperçois le
» jeune seigneur se rendant secrète-
» ment avec les diamans, chez la dan-
» seuse. Je m'élance hors de mon lit,
» plein de rage, je me couvre d'un man-
» teau, je descends l'escalier secret, je
» franchis l'ouverture de la muraille, et
» je me trouve dans la rue Saint-Ni-
» caise. Il vient! Je m'élance sur lui, il
» crie, mais le saisissant fortement par
» derrière, je lui plonge un poignard
» dans le cœur. Les diamans sont à
» moi! Cela fait, j'éprouve un calme,
» une douce sérénité de l'âme, telle
» que je n'en avais jamais ressenti. Le
» spectre avait disparu, la voix du dé-
» mon avait cessé de murmurer. Je sa-
» vais désormais ce que voulait ma
» mauvaise étoile, il fallait lui céder
» ou périr! Maintenant, Olivier, tu
» comprends toute ma conduite, toutes
» mes actions! Ne pense pas qu'en obéis-

» sant à une impulsion plus forte que
» ma volonté, j'aie renoncé à tous sen-
» timens de compassion et d'humanité.
» Tu sais avec quelle peine je rends
» les diamans qu'on m'a confiés; tu n'i-
» gnores pas que je refuse de travailler
» pour ceux dont je ne veux pas la
» mort; souvent aussi, bien que je sa-
» che que le sang seul éloignera le len-
» demain mon fantôme, je me contente
» d'étourdir par un coup violent le pos-
» sesseur des bijoux que je veux re-
» prendre. »

—Après m'avoir parlé ainsi, Cardillac me conduisit dans un souterrain caché, et me permit de contempler ses trésors. Ceux du roi ne sont pas aussi riches. Sur chaque bijou était un petit billet où se trouvaient désignés le nom de la personne qui l'avait commandé, et l'époque où il lui avait été repris par un vol ou par un assassinat.

— « Le jour de ton mariage, dit Car-
» dillac d'une voix sourde et solennelle,
» tu me jureras, la main sur le cruci-
» fix, de réduire toutes ces richesses
» en poussière, dès que je serai mort,
» par un procédé que je t'indiquerai.
» Je ne veux pas qu'une créature hu-
» maine, et surtout toi et Madelon,
» vienne en possession d'un bien acheté
» au prix de tant de sang ! »

— Renfermé dans ce labyrinthe d'atrocités, déchiré d'amour et d'horreur, de bonheur et d'effroi, j'étais semblable au damné qu'un ange appelle par un doux sourire, tandis que Satan le retient dans ses griffes brûlantes, et pour qui ce sourire céleste, où se réfléchissent toutes les joies des cieux, est le plus affreux de ses tourmens. — Je songeais à fuir, — à me tuer. — Mais Madelon !... Blâmez-moi, blâmez-moi, ma digne demoiselle, d'avoir été trop

faible pour combattre une passion qui me liait au crime; mais ne vais-je pas faire pénitence de ma faute par une mort infâme?

Un jour, Cardillac revint à la maison plus gai que de coutume. Il caressa Madelon; il me lança des regards d'amitié, but à table une bouteille de bon vin, ce qu'il ne faisait qu'aux jours de grande fête, chanta, débita des histoires joviales. Madelon nous avait quittés; je voulus retourner à l'atelier: « — Reste-là, mon garçon, dit Cardillac, » plus de travail aujourd'hui. Buvons à » la santé de la plus digne et de la » plus excellente femme qui soit dans » Paris. » — Après avoir trinqué avec lui, et qu'il eut vidé son plein verre, il ajouta : « — Dis-moi, Olivier, comment » trouves-tu ces deux vers :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour.

Alors il me raconta ce qui s'était passé dans les appartemens de madame de Maintenon entre le roi et vous. Il assura qu'il vous avait toujours honorée par-dessus toutes les créatures humaines, et dit que vous étiez douée de si grandes vertus que la force de sa mauvaise étoile disparaissait devant votre influence, tellement qu'il vous verrait parée de ses plus beaux diamans, sans concevoir en son âme l'idée d'un meurtre. — « Écoute, » Olivier, me dit-il, sache quelle réso- » lution j'ai prise. Depuis long-tems je » devais faire un collier et des brace- » lets pour madame Henriette d'Angle- » terre, et fournir moi-même les dia- » mans. Ce travail me réussit mieux » qu'aucun autre; mais mon cœur se dé- » chirait lorsque je songeais qu'il fau- » drait me séparer de cette parure que » je chérissais tant. Tu connais la mort » malheureuse de la princesse. Je gar-

» dai la parure, et je veux l'envoyer au-
» jourd'hui à mademoiselle de Scudéry
» comme un hommage d'estime et de
» respect, au nom de toute la bande
» persécutée. Outre que ce sera un té-
» moignage de son triomphe, je me
» moquerai ainsi de Desgrais et de ses
» archers qui le méritent bien. — C'est
» toi qui lui porteras ces diamans. » Dès que Cardillac eut prononcé votre nom, mademoiselle, il me sembla qu'un voile sombre tombait de mes yeux, et que la belle et lumineuse image de mon heureuse et première enfance se ranimait dans toutes ses vives et éclatantes couleurs. Une consolation merveilleuse vint dans mon âme; c'était comme un rayon d'espoir devant lequel disparaissaient les sombres esprits de la nuit. Cardillac remarqua l'impression que produisaient sur moi ses paroles, et l'interpréta à sa manière.

« — Mon projet te plaît, ce me sem-
» ble, dit-il. Je conviens qu'une voix
» profonde de mon cœur, bien différente
» de celle qui me demande sans cesse du
» sang, m'a ordonné de faire ce que je
» fais. Quelquefois j'éprouve un senti-
» ment singulier ; une inquiétude inté-
» rieure, la crainte de quelque chose
» d'effroyable suspendu sur ma tête me
» saisissent puissamment ; il me semble
» même alors comme si les crimes que
» ma mauvaise étoile a exécutés par moi,
» pourraient bien être imputés à mon âme
» immortelle, qui n'y a pris aucune part. »

» C'est dans un de ces momens là que
» je résolus de faire une belle couronne
» de diamans pour la bonne Vierge de
» l'église Saint-Eustache ; mais cette
» crainte incompréhensible dont je te
» parle me saisissait chaque fois que je
» voulais me mettre à l'ouvrage, et je
» laissai-là ce travail. En ce moment, il

» me semble que je rends hommage à la » vertu et à la piété, et que j'ai recours » à une patrone puissante, en offrant à » mademoiselle de Scudéry ces bijoux, » les plus beaux que j'aie jamais montés.»

— Cardillac était parfaitement instruit de votre manière de vivre, mademoiselle, il m'indiqua la manière de pénétrer chez vous, et l'heure d'aller vous remettre ces diamans qu'il renferma dans une jolie cassette. J'étais ravi de bonheur, car le ciel lui-même m'avait montré, par le criminel Cardillac, le chemin pour me sauver de l'enfer où je me plongeais comme un misérable pécheur. C'était là ma pensée. Je voulais pénétrer jusqu'à vous, contre la volonté de Cardillac.—Je suis le fils d'Anne Brusson, son protégé, me disais-je, je me jetterai à ses pieds, et je lui avouerai tout. Touchée du malheur inouï qui eût menacé la pauvre et innocente

Madelon, si le mystère eût été dévoilé, vous eussiez gardé le secret; mais votre esprit élevé et pénétrant eût certainement trouvé moyen de réduire la scélératesse de Cardillac à l'impuissance, sans avoir recours à un éclat. Ne me demandez pas en quoi devaient consister ces moyens, je l'ignore, mais que vous deviez me sauver ainsi que Madelon, c'était une croyance aussi fermement établie en mon âme, que ma foi en la bienheureuse Vierge dont j'attends les secours et la consolation. — Vous savez, mademoiselle, que dans cette nuit-là, mon projet échoua. Je ne perdis pas l'espoir d'être plus heureux une autre fois; mais tout-à-coup, Cardillac perdit toute sa bonne humeur. Il errait tristement dans sa maison, regardait fixément devant lui, murmurait des paroles inintelligibles, étendait la main comme pour éloigner

un ennemi, enfin son esprit semblait tourmenté de sinistres pensées. Il venait de passer toute une matinée de la sorte, lorsqu'il s'assit à sa table de travail, se releva d'un air découragé, regarda à travers la fenêtre, et dit d'une voix sourde : — Je voudrais pourtant que madame Henriette d'Angleterrre eût porté mes diamans !

Ces paroles me remplirent d'horreur. Je compris alors que son esprit était de nouveau sous la puissance du spectre qui l'obsédait, et que la voix du démon retentissait de nouveau à ses oreilles. Je vis vos jours menacés par cet effroyable scélérat ; je pensai que vous seriez sauvée, s'il rentrait en possession de ses diamans. Le danger croissait à chaque instant. Je vous rencontrai en passant sur le Pont-Neuf, je me fis passage jusqu'à votre carrosse, et je vous jetai ce billet par lequel je

vous suppliais de remettre les pierreries dans les mains de Cardillac. Mon inquiétude alla jusqu'au désespoir lorsque le lendemain, Cardillac ne parla d'autre chose que de cette précieuse parure qui avait brillé à ses yeux, durant toute la nuit. Je fus bientôt convaincu qu'il méditait un assassinat; peut-être songeait-il à l'exécuter cette nuit même? Je devais vous sauver, dût-il en coûter la vie à Cardillac. Dès qu'il se fut renfermé selon sa coutume, après la prière du soir, je descendis par une croisée dans la cour, et passant par l'ouverture de la muraille, j'allai me placer non loin de là, dans un angle obscur. Peu de momens s'étaient écoulés, lorsque Cardillac parut, et se glissa doucement le long de la rue; moi, toujours derrière lui. Il se dirigea vers la rue Saint-Honoré : le cœur me battait bien fort. Tout-à-coup, Cardillac dispa-

raît. Je prends aussitôt la résolution de me placer devant la porte de votre maison. Alors, comme je l'avais déjà vu une fois, lorsque le hasard me rendit témoin d'un assassinat commis par Cardillac, s'avance en chantonnant un officier qui passe devant moi sans m'appercevoir. Mais au même instant, une longue figure noire s'élance sur lui. C'est Cardillac. Je veux empêcher ce meurtre; en deux bonds je me trouve près de l'assassin. Ce n'est pas l'officier, c'est Cardillac qui vient de tomber sur le pavé en gémissant. L'officier jette son poignard, tire son épée du fourreau, se met en défense, me prenant sans doute pour un complice du meurtrier, mais il s'échappe en voyant que je me jette sur le mourant pour le secourir.

Cardillac vivait encore; je le pris sur mes épaules, après avoir ramassé le poignard que l'officier avait laissé tom-

ber, et je l'emporte à grand'peine jusque dans l'atelier, par le passage secret. — Le reste vous est connu.

— Vous voyez, mademoiselle, que mon crime est de n'avoir pas dénoncé le père de Madelon. Je ne me suis pas souillé de sang. Aucune torture ne m'arrachera le secret des crimes de Cardillac. Je ne veux pas agir contre les décrets de la providence qui a voilé la scélératesse de René aux yeux de sa fille; je ne veux pas que par moi, elle voie déterrer le cadavre de son père et le bourreau marquer d'un fer brûlant ses ossemens desséchés. — Non! ma bien-aimée pleurera celui qui tombe innocent, le temps adoucira sa douleur, mais le désespoir que lui causeraient les crimes abominables de son père, serait éternel!

Olivier se tut, mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, il se jeta

aux pieds de mademoiselle de Scudéry, en disant : — Vous êtes convaincue de mon innocence. Oh ! certainement, vous en êtes convaincue ! Ayez pitié de moi, et dites-moi ce qu'est devenue Madelon.

Mademoiselle de Scudéry appela la Martinière, et quelques instans après Madelon accourut se jeter dans les bras d'Olivier.

— Tout est bien maintenant, puisque te voilà. Je savais bien que cette excellente dame te sauverait ! Ainsi s'écria, à plusieurs reprises, Madelon, et Olivier oubliant le sort qui le menaçait, était libre et heureux. Ils se plaignirent tous deux de la façon la plus touchante, de ce qu'ils avaient souffert l'un pour l'autre, et ils s'embrassèrent alors de nouveau, et ils pleurèrent de ravissement de s'être retrouvés.

Si déjà mademoiselle de Scudéry

n'eût été convaincue de l'innocence d'Olivier, elle eût acquis cette conviction, en les voyant tous deux, oubliant dans la félicité de leur amour, et le monde et leur misère et leurs douleurs inouies.

Les rayons du jour pénétrèrent à travers les croisées. Desgrais frappa doucement à la porte de la chambre, et rappela qu'il était temps d'emmener Brusson. On se peint facilement le désespoir de Madelon, en apprenant l'affreuse vérité. Enfin on les sépara, et Desgrais emmena son prisonnier.

CHAPITRE VII.

Les sombres pressentimens auxquels mademoiselle de Scudéry s'était livrée depuis la première venue d'Olivier dans sa maison, s'étaient réalisés d'une manière terrible. Elle voyait le fils de sa chère Anne enveloppé dans une ac-

cusation d'assassinat, et presque certainement dévoué à une mort infâme, malgré son innocence. Elle honorait la résolution héroïque du jeune homme qui consentait à mourir, chargé d'un crime, plutôt que de dévoiler un secret qui eût donné la mort à Madelon. Elle ne voyait pas la moindre possibilité d'arracher le pauvre enfant au tribunal de sang; et cependant elle avait bien résolu dans son cœur, de ne reculer devant aucun sacrifice pour détourner cette criante iniquité qu'on était sur le point de commettre. Elle se tourmentait de mille plans et de mille projets qui allaient jusqu'à l'extravagance, et qu'elle rejetait l'un après l'autre, dès qu'elle les avait conçus. Peu à peu, toutes ces lueurs d'espérance s'éteignirent, et le désespoir s'empara d'elle. Mais la confiance enfantine, la pieuse candeur de Madelon, la foi presque religieuse avec laquelle

elle parlait de son bien-aimé qu'elle devait bientôt embrasser et retrouver absous du crime qu'on lui imputait, tout cela fit rentrer le courage dans l'âme de mademoiselle de Scudéry, et elle s'éleva au niveau de l'exaltation de la jeune fille.

D'abord, mademoiselle de Scudéry écrivit une longue lettre à La Reynie; elle disait au président qu'Olivier Brusson lui avait prouvé son innocence de la manière la plus claire, et que l'héroïque résolution d'emporter au tombeau un secret dont la découverte atteindrait l'innocence et la vertu même, le retenait de faire au tribunal un aveu qui le justifierait, non pas seulement de la mort de Cardillac, mais même du soupçon d'avoir appartenu à la bande des assassins. Tout ce qu'un zèle ardent, tout ce que l'éloquence du cœur ont de forces, elle les employa

pour toucher l'âme impitoyable de La Reynie. La Reynie répondit quelques heures après, qu'il se réjouissait grandement de ce qu'Olivier Brusson se fût si complètement justifié auprès de sa digne protectrice. Quant à l'héroïque résolution qu'il avait prise d'emporter au tombeau un secret relatif au meurtre, il était fâché que la chambre ardente ne pût l'honorer, que son devoir était au contraire de briser par les moyens les plus violens, les héroïsmes de ce genre. Il espérait en trois jours être en possession de ce secret merveilleux, qui mettrait vraisemblablement au jour des miracles.

Mademoiselle de Scudéry ne comprit que trop bien ce que le terrible La Reynie voulait dire, en parlant des moyens violens qui devaient briser l'héroïsme de Brusson. Il était bien évident que la torture attendait ce malheureux.

Dans son effroi, elle imagina que les conseils d'un jurisconsulte éclairé pourraient faire au moins obtenir quelque délai. Pierre Arnaud d'Andilly était alors un des plus célèbres avocats de Paris. Sa science profonde, son intelligence étendue, égalaient sa probité et sa vertu. Mademoiselle de Scudéry se rendit auprès de lui, et lui dit tout ce qu'elle put dire, sans dévoiler le secret d'Olivier. Elle pensait que d'Andilly allait prendre avec chaleur le parti de l'innocent; mais son espoir fut amèrement déçu. D'Andilly l'avait écoutée fort attentivement; il répondit, en souriant, par ces paroles de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable *.

Il démontra à mademoiselle de Scudéry que les présomptions les plus fortes planaient sur Olivier, que la con-

* Ce vers est en français dans le conte d'Hoffmann.

duite de La Reynie n'était ni cruelle, ni précipitée, mais toute juridique, et qu'il ne pouvait agir autrement sans manquer aux devoirs d'un juge. Lui, d'Andilly, n'espérait pas pouvoir sauver Olivier de la torture. Brusson seul pouvait l'éviter, en avouant sincèrement son crime, ou du moins en racontant exactement tous les détails de la mort de Cardillac; ce qui devait entraîner de nouvelles recherches.

— Alors, dit mademoiselle de Scudéry hors d'elle-même et presqu'étouffée par ses larmes, j'irai me jeter aux genoux du roi, et lui demander grâce.

— Au nom du ciel, n'en faites rien, mademoiselle! s'écria d'Andilly. Ménagez cette dernière ressource, qui, une fois manquée, sera perdue pour toujours. Le roi ne fera jamais grâce à un criminel de ce genre; les repro-

ches du peuple irrité l'atteindraient jusque sur son trône. Il est possible que Brusson, en découvrant son secret, trouve moyen d'affaiblir les soupçons qui s'élèvent contre lui. Alors il sera temps de recourir à la clémence du roi qui ne s'informera pas de ce qu'on aura prouvé devant le tribunal, mais qui ne consultera que sa conviction.

Mademoiselle de Scudéry dut céder à l'expérience consommée de d'Andilly. Plongée dans un chagrin profond, pensant et pensant encore à quel saint elle pourrait recourir pour sauver le malheureux Brusson, elle était un soir fort tard dans son appartement, lorsque la Martinière entra et annonça le comte de Miossens, colonel de la garde du roi, qui demandait avec instances à parler à mademoiselle de Scudéry.

— Pardonnez-moi, mademoiselle,

dit Miossens en faisant un salut militaire. Je viens vous déranger un peu tard, et à une heure inaccoutumée. Nous autres soldats, nous ne choisissons pas nos momens de loisir, et en deux mots, vous saurez mon excuse. Olivier Brusson m'amène vers vous.

Mademoiselle de Scudéry était dans une attente extrême. — Olivier Brusson? le plus malheureux des hommes? Qu'avez-vous de commun avec lui?

— Je savais bien, dit Miossens en souriant, que le nom de votre protégé suffirait pour me procurer un accueil favorable. Tout le monde est convaincu du crime de Brusson. Je sais que vous avez une autre opinion; vous la devez, m'a-t-on dit, aux assurances de l'accusé lui-même. Quant à moi, il n'en est pas ainsi. Personne ne peut être mieux convaincu que moi de son innocence, et plus certain que je ne le suis, qu'il n'a

pris aucune part au meurtre de Cardillac.

— Parlez! oh! parlez! s'écrie mademoiselle de Scudéry dont les yeux brillaient de ravissement.

— C'est moi, dit Miossens, qui frappai le vieil orfèvre, dans la rue Saint-Honoré, tout près de votre maison.

— Vous! au nom de tous les saints, vous!

— Et je vous jure, mademoiselle, que je suis fier de ce que j'ai fait, reprit Miossens : sachez que Cardillac était le scélérat hypocrite qui assassinait au milieu de la nuit, et qui a échappé si long-temps à tous les pièges. Je ne sais comment un soupçon s'éleva en moi contre ce vieux coquin, lorsqu'il vint, dans un trouble visible, m'apporter les bijoux que je lui avais commandés, et lorsqu'il s'informa exactement de la personne à qui je les des-

tinais; questionnant avec adresse mon valet-de-chambre pour savoir l'heure où je rendais ordinairement visite à une certaine dame? Depuis long-temps, j'avais été frappé de l'idée que les malheureuses victimes de ces brigands portaient toutes la même blessure. J'étais convaincu que le meurtrier s'était long-temps exercé à porter ce coup qui tuait sur-le-champ, et qu'il comptait sur son habileté. S'il le manquait, le combat devenait égal. Cette pensée me fit employer une précaution si simple, que je ne conçois pas qu'elle n'ait pas été prise par d'autres avant moi. Je portai une légère cuirasse sous mon pourpoint. Cardillac m'attaqua par derrière. Il me saisit avec une force extraordinaire, mais le coup porté avec assurance, glissa sur le fer. Au même moment, je me débarrassai de ses mains, et je lui

plongai dans le sein un poignard dont je m'étais muni.

—Et vous gardez le silence, dit mademoiselle de Scudéry. Vous ne déclarez pas aux tribunaux ce qui est arrivé ?

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire observer qu'une telle déclaration pourrait entraîner, sinon ma ruine, du moins le procès le plus fâcheux pour moi. La Reynie qui flaire partout des crimes, m'eût-il accordé croyance si j'avais accusé l'honnête Cardillac, ce modèle de piété et de vertu, comme l'assassin qu'on cherchait partout? La pointe de l'épée de la justice aurait fort bien pu se tourner contre moi!

— Cela n'est pas possible, dit mademoiselle de Scudéry. Votre naissance, votre rang....

—Oh! reprit Miossens, pensez au ma-

réchal de Luxembourg que l'idée de se faire dire la bonne aventure par la Voisin a conduit à la Bastille, sous le poids d'une accusation d'empoisonnement. Non, par saint Denis! je ne mettrais pas une heure de ma liberté, ni le bout de mes oreilles, dans les mains de cet enragé La Reynie qui nous porterait volontiers son couteau sous la gorge, à tous!

— Mais, de la sorte, vous conduirez l'innocent Brusson à l'échafaud?

— Innocent, mademoiselle! répondit Miossens. Nommez-vous innocent l'infâme complice de Cardillac, celui qui l'assistait dans tous ses crimes, celui qui a mérité tant de fois la mort? Non, celui-là doit périr aussi, et si je vous ai découvert le véritable état des choses, c'est avec la pensée que vous en tirerez parti pour votre protégé quel

qu'il soit, sans me nuire auprès de la chambre ardente.

Mademoiselle de Scudéry, ravie de voir se confirmer d'une manière décisive le récit d'Olivier, n'hésita pas à tout révéler au comte qui connaissait déjà les crimes de Cardillac, et elle le sollicita de se rendre avec elle auprès de d'Andilly.

D'Andilly se fit répéter plusieurs fois l'aventure du comte; il lui demanda surtout s'il était bien convaincu d'avoir été attaqué par Cardillac, et s'il reconnaîtrait Olivier Brusson pour celui qui avait emporté le cadavre.

— Outre que je reconnus fort bien le joaillier à la clarté de la lune, répondit Miossens, j'ai vu chez La Reynie le poignard avec lequel Cardillac avait été frappé; c'est le mien, il est remarquable par le travail curieux de la poignée. Je ne me trouvais qu'à un pas du jeune

homme dont le chapeau était tombé, et je le reconnaîtrais facilement.

D'Andilly regarda quelques momens devant lui en silence, et dit enfin : — Il ne faut pas songer à sauver Brusson des mains de la justice, par les voies ordinaires. Il ne veut pas dénoncer Cardillac, à cause de Madelon. Il peut persister, car, alors même qu'il réussirait à prouver les crimes de son maître, par la découverte du passage secret et par les trésors amassés dans sa maison, la mort ne l'attendrait pas moins, comme complice. La même circonstance se reproduit, si M. le comte dévoile aux juges son aventure avec Cardillac, telle qu'elle se passa. Un sursis est la seule chose que nous devons tâcher d'obtenir. Puis nous verrons. Que M. le comte se rende à la Conciergerie, qu'il se fasse montrer Olivier Brusson, et qu'il le reconnaisse pour celui qui a emporté le ca-

davre de Cardillac. Il ira chez La Reynie, et lui dira : J'ai vu assassiner un homme dans la rue Saint-Honoré, je me trouvais tout près du cadavre, lorsqu'un autre homme accourut, se baissa pour voir si le blessé respirait encore, et l'emporta sur ses épaules. J'ai reconnu cet homme dans Olivier Brusson. Cette déclaration nécessitera un nouvel interrogatoire, une confrontation avec monsieur le comte; bref, la question sera suspendue et l'on procèdera à de nouvelles enquêtes. Alors il sera temps de s'adresser au roi. Je laisse à votre sagacité, mademoiselle, le soin de le faire de la manière la plus convenable. A mon sens, il serait bien de tout conter au roi. Les aveux de Brusson se trouveront confirmés par la déclaration de M. le comte de Miossens, par les recherches secrètes qu'on fera dans la maison de Cardillac; et la décision du roi, fondée sur

une conviction intérieure peut faire grâce là où un juge doit punir. — Le comte suivit exactement les conseils de d'Andilly, les choses se passèrent ainsi que les avait prévues le prudent avocat.

CHAPITRE VIII.

Il s'agissait alors de s'adresser au roi, et c'était le point le plus difficile, car il avait témoigné tant d'horreur pour Brusson, regardé comme l'unique assassin qui avait si long-temps répandu l'effroi dans Paris, que le moindre

mot relatif à ce fameux procès, le jetait dans une violente colère. Madame de Maintenon, fidèle au principe qu'elle suivait de ne jamais parler au roi de choses désagréables, rejeta toute médiation : ainsi la destinée de Brusson reposait toute entière dans les mains de mademoiselle de Scudéry. Elle conçut enfin un projet qu'elle exécuta sur-le-champ. Elle s'habilla d'une longue robe de soie noire, se para des précieux bijoux de Cardillac, et se présenta dans les appartemens de madame de Maintenon à l'heure où le roi s'y trouvait. Le noble maintien de la vénérable demoiselle avait, dans cet habillement solennel, une majesté qui réveilla le respect, même dans ce peuple léger, qui encombrait les antichambres royales. Tous les courtisans lui firent place, et le roi lui-même s'avança vers elle. Les diamans précieux

qu'elle portait, attirèrent ses regards : et il ne put s'empêcher de dire : Vraiment, ce sont les bijoux de Cardillac! et se penchant vers madame de Maintenon, il ajouta en souriant agréablement : — Voyez-donc, madame la marquise, notre fiancée porte le deuil de son époux.

— Eh! Sire, dit mademoiselle de Scudéry, comme en continuant cette plaisanterie, conviendrait-il à une veuve affligée de se parer avec tant d'éclat? Non, je me suis entièrement dégagée du joaillier, et je ne penserais plus à lui si l'affreuse image de son corps assassiné, qu'on emporta devant moi, ne se présentait quelquefois à mes yeux.

— Quoi! dit le roi. Vous l'avez vu, ce pauvre diable?

Mademoiselle de Scudéry raconta alors brièvement (sans faire encore

mention de Brusson), comme le hasard l'avait conduite devant la maison de Brusson, lorsque le meurtre fut découvert. Elle peignit la douleur violente de Madelon, la profonde impression que cette jeune fille avait produite sur elle, et comment elle l'avait arrachée des mains de Desgrais, aux applaudissemens du peuple. Elle retraça avec un intérêt toujours croissant, les scènes qui s'étaient passées avec La Reynie, avec Desgrais, avec Olivier Brusson lui-même. Le roi entraîné par la vivacité des couleurs qui brillaient dans le discours de mademoiselle de Scudéry, ne s'aperçut pas qu'il était question de l'odieux procès de Brusson; il pouvait à peine proférer une parole, et l'émotion de son âme ne se faisait jour de temps en temps que par une exclamation involontaire. Avant qu'il fût revenu à lui-même, lorsqu'il était encore sous l'im-

pression de cette aventure inouïe, mademoiselle de Scudéry tomba à ses pieds et lui demanda grâce pour Olivier.

— Que faites-vous, mademoiselle? s'écria le roi en se débarrassant de ses mains, et en la forçant de se relever. Vous me surprenez étrangement! C'est là une épouvantable histoire! Qui me répond de la vérité de l'aventure romanesque de Brusson?

— La déposition de Miossens, les recherches qu'on fera dans la maison de Cardillac, votre conviction, Sire! Hélas! et le cœur vertueux de Madelon qui a trouvé la même vertu dans le malheureux Brusson!

Le roi se disposait à répondre; mais il aperçut Louvois qui travaillait dans une chambre voisine et qui s'était avancé dans le salon, en le regardant d'un air soucieux. Le roi se leva et passa avec

Louvois, dans l'autre chambre. Mademoiselle de Scudéry et madame de Maintenon regardèrent cette interruption comme très-fâcheuse, car le roi pouvait se garder de se laisser surprendre de nouveau. Mais après quelques instans, le roi reparut, il marcha quelque temps dans la chambre, les mains derrière le dos, et s'arrêtant devant mademoiselle de Scudéry, il lui dit d'une voix douce, mais sans la regarder : Je voudrais bien voir votre Madelon.

— Ah, Sire! de quel bonheur vous comblez la pauvre, la malheureuse enfant! Il ne faut qu'un signe de Votre Majesté, pour que vous la voyez à vos pieds.

Trottant alors, aussi vite qu'elle le put, vers la porte, la vieille demoiselle alla dire que le roi demandait à voir Madelon Cardillac, et revint en

pleurant de joie et d'attendrissement. Mademoiselle de Scudéry avait pressenti cette faveur, et avait amené avec elle Madelon qui attendait chez la femme-de-chambre de la marquise, en tenant dans ses mains une supplique rédigée par d'Andilly. En peu de momens, elle se trouva aux pieds du roi, mais hors d'état de proférer une parole. L'effroi, la surprise, le respect, les craintes de l'amour, faisaient circuler avec violence le sang dans les veines de la pauvre fille. Ses joues étaient couvertes d'une pourpre brûlante, ses yeux brillaient de larmes qui tombaient une à une le long de ses paupières de soie, sur son sein blanc et gracieux. Le roi parut touché de la beauté de cette enfant angélique. Il la releva doucement, et fit un mouvement comme pour la baiser au front; mais il laissa retomber sa main

qu'il avait prise et la regarda d'un air ému.

Madame de Maintenon dit à voix basse à mademoiselle de Scudéry : Ne ressemble-t-elle pas, trait pour trait, à mademoiselle de La Vallière, cette petite créature? Le roi s'est livré aux plus doux souvenirs. Vous avez partie gagnée.

Bien que ces paroles eussent été dites à voix basse, le roi sembla les avoir entendues. Une profonde rougeur couvrit son visage, il lança un regard à madame de Maintenon, lut la supplique que Madelon lui avait remise, et dit avec bonté : — Je veux bien croire, ma chère enfant, que tu es convaincue de l'innocence de ton amant, mais il faut que nous entendions ce qu'en dit la chambre ardente! Et, d'un léger mouvement de la main, il congédia la petite, prête à fondre en larmes.

Mademoiselle de Scudéry s'était

aperçue, à son effroi, que le souvenir de mademoiselle de La Vallière, d'abord favorable à la jeune fille, s'était changé en une impression fâcheuse, dès que madame de Maintenon avait prononcé ce nom. Le roi se sentit averti, sans doute d'une façon peu délicate, qu'il était sur le point de sacrifier la justice à la beauté; ou bien lui arriva-t-il comme au dormeur qui voit évanouir, à la voix brusque qui le réveille, le doux fantôme qu'il allait saisir. Peut-être aussi ne vit-il plus devant lui sa charmante La Vallière, et ne songea-t-il plus qu'à la sœur Louise de la Miséricorde qui le tourmentait de ses dévôts scrupules et de sa pénitence.

Cependant la déposition du comte Miossens, devant la chambre ardente, était connue ; et, comme il arrive souvent que le peuple passe d'un extrême à l'autre, celui qu'on maudissait comme

un abominable assassin, et qu'on menaçait de déchirer, même avant qu'il montât sur l'échafaud, excita la compassion générale, comme la victime innocente d'un tribunal barbare. Les voisins de la maison de Cardillac se souvinrent alors de l'honnêteté de sa conduite, de son amour pour Madelon, et du dévouement sans égal qu'il avait toujours témoigné au vieux joaillier. —Des bandes de peuple s'assemblaient souvent devant l'hôtel de La Reynie, et criaient d'une voix menaçante: Rendez-nous Brusson! il est innocent! On en vint même à lancer des pierres contre les fenêtres, et La Reynie se vit contraint de requérir la protection de la maréchaussée contre la populace irritée.

Plusieurs jours se passèrent, et mademoiselle de Scudéry n'apprit pas la moindre particularité du procès d'Oli-

vier Brusson. Elle se présenta, fort affligée, chez madame de Maintenon, qui lui assura que le roi gardait le silence sur cette affaire; elle ajouta qu'il ne serait pas prudent de la lui rappeler. Puis, elle lui demanda, en souriant singulièrement, ce qu'était devenue sa petite La Vallière. — Mademoiselle de Scudéry ne put douter que cette femme orgueilleuse s'inquiétât secrètement d'une circonstance qui pouvait ramener le roi si facile à séduire, dans une région dont elle n'avait jamais compris les enchantemens. Il n'y avait donc rien à espérer de madame de Maintenon.

Mademoiselle de Scudéry parvint enfin à découvrir, à l'aide d'Arnaud d'Andilly, que le roi avait eu un entretien secret avec le comte Miossens; que Bontemps, valet de chambre du roi et son homme d'affaires, s'était

rendu à la Conciergerie pour parler avec Brusson, et que, dans la nuit, ce même Bontemps avait pénétré avec plusieurs personnes dans la maison de Cardillac, où il était resté quelque-temps. Claude Patru, qui habitait le plus bas étage, assurait qu'il avait entendu, pendant toute la nuit, des voix au-dessus de sa tête, et qu'Olivier se trouvait certainement parmi ces gens-là, car il l'avait entendu parler. Il était donc certain que le roi voulait connaître l'affaire par lui-même. Cependant le retard qu'elle éprouvait était inexplicable. La Reynie faisait sans doute tous ses efforts pour retenir entre ses dents, la victime qu'on voulait lui arracher; cette crainte étouffait toutes les espérances.

Un mois plus tard, madame de Maintenon fit dire à mademoiselle de Scu-

déry que le roi voulait la voir, le soir même.

Le cœur battit bien fort à la pauvre demoiselle; elle savait que le sort de Brusson allait être décidé. Elle dit à Madelon de prier la Vierge et tous les saints de faire naître dans l'âme du roi la conviction de l'innocence d'Olivier.

Et cependant le roi semblait avoir oublié toute cette affaire, car il s'entretint agréablement, comme il le faisait d'ordinaire, avec madame de Maintenon et mademoiselle de Scudéry, et ne prononça pas une syllabe qui eût rapport au malheureux Olivier. Enfin parut Bontemps; il s'approcha du roi, et lui dit bas à l'oreille quelques paroles que les deux dames ne purent entendre. — Mademoiselle de Scudéry frissonna. Le roi s'approcha de mademoiselle de Scudéry, et lui dit: Soyez

heureuse, mademoiselle! votre protégé, Olivier Brusson, est libre!

Mademoiselle de Scudéry fondit en larmes, et voulut se jeter aux genoux du roi; mais il la retint en disant: — Allez, allez, mademoiselle, vous devriez vous faire avocat au parlement et plaider mes affaires; car, par saint Denis! personne ne pourrait résister à votre éloquence. — Mais, ajouta-t-il sévèrement, celui-là même que la vertu défend, n'est pas toujours à l'abri des fâcheux soupçons et de la chambre ardente.

Mademoiselle de Scudéry ne trouva pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance. Le roi l'interrompit en lui disant que des remercîmens bien plus vifs que ceux qu'il espérait d'elle l'attendaient dans sa maison, où, dans ce moment, l'heureux Olivier embrassait sa Madelon.

— Bontemps vous comptera mille louis que vous remettrez en mon nom à la petite, pour son présent de noces, dit-il enfin : qu'elle épouse son Brusson qui ne mérite pas ce bonheur; mais qu'ils s'éloignent à l'instant de Paris. Telle est ma volonté.

La Martinière vint au-devant de mademoiselle de Scudéry; elle était suivie de Baptiste. Tous deux lui crièrent : Il est ici! il est libre! — Oh! les pauvres jeunes gens! L'heureux couple tomba aux pieds de mademoiselle de Scudéry.

— Oh! je l'avais bien pressenti que vous, vous seule, sauveriez Olivier! s'écria Madelon. Et ils arrosèrent de leurs larmes les mains de la bonne demoiselle, en jurant que ce moment effaçait toutes leurs douleurs passées. Ils furent unis quelques jours après; et, aussitôt après leur mariage, ils parti-

rent, suivis des vœux de mademoiselle de Scudéry, pour Genève, où la dot de Madelon, augmentée par l'habileté d'Olivier, leur procura une douce tranquillité.

Un an s'était écoulé depuis le départ de Brusson, lorsqu'un avis signé par Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, et par Pierre-Amand d'Andilly, avocat au parlement, fit connaître qu'un pécheur venait de remettre à l'église, sous le sceau de la confession, un trésor composé de bijoux et de diamans volés. Tous ceux qui avaient été dépouillés d'objets précieux, et particulièrement attaqués en pleine rue, jusqu'à la fin de l'année 1680, pouvaient réclamer leur bien chez d'Andilly, en décrivant les joyaux. — Un grand nombre de personnes, désignées sur la liste de Cardillac comme n'ayant pas été assassinées, se présentèrent

chez l'avocat, et retrouvèrent, à leur grande surprise, les diamans qui leur avaient été volés. Le reste échut au trésor de l'église de Saint-Eustache.

FIN DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

NOTE D'HOFFMANN.

Je me souviens d'avoir lu quelque part l'histoire d'un vieux cordonnier de Venise, que toute la ville regardait comme un homme dévot et laborieux, et qui était un assassin et un bandit abominable. Ainsi que Cardillac, il se glissait pendant la nuit, hors de sa demeure, et s'introduisait dans les palais des grands. Son coup de poignard atteignait si sû-

rement dans les ténèbres ceux qu'il voulait voler, qu'ils tombaient sans proférer une parole. Tous les efforts de la police la plus active et la plus rusée du monde, pour découvrir ce meurtrier, qui faisait trembler tout Venise, furent sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une circonstance singulière la mit sur les traces du cordonnier. Il tomba malade, et l'on remarqua que, tant que son mal le retint au lit, les assassinats cessèrent; ils recommencèrent dès que la santé lui revint. On l'emprisonna sous un léger prétexte, et ce qu'on avait prévu arriva. Aussi long-temps que le cordonnier resta en prison, les palais furent en sûreté; dès qu'on l'eut relâché, il se commit de nouveaux crimes. Enfin la torture lui arracha des aveux, et il fut mené au supplice. Il est à imaginer qu'il ne faisait aucun usage des richesses qu'il avait volées; on les retrouva toutes sous le plancher de sa chambre. Le drôle assurait fort naïvement qu'il avait fait vœu à saint Roch, son saint patron, de ne pas voler au-delà d'une certaine somme ronde, puis de vivre honnêtement; il était malheureux pour lui, disait-il, qu'on l'eût découvert avant qu'il n'eût amassé cette somme.

Si l'on doit indiquer *honnêtement*, comme disait le cordonnier de Venise, les sources auxquelles on a puisé, je dirai que les paroles de mademoiselle de Scudéry : *Un amant qui craint les voleurs, etc.*, ont été réellement prononcées par elle, dans les circonstances que j'ai rapportées. L'histoire du présent fait au nom des brigands n'est pas non plus l'enfantement d'un poète fécondé par un vent favorable. Vous en trouverez le récit dans un livre où vous ne le chercheriez certainement pas, à savoir dans les Chroniques de Nuremberg, par Wagenseil. Le vieil historien y parle entre autres choses d'une visite qu'il rendit à mademoiselle de Scudéry, durant le séjour qu'il fit à Paris ; et si je suis parvenu à représenter dignement cette femme auteur, je dois en rendre grâce à l'agréable courtoisie avec laquelle Wagenseil parle de l'illustre demoiselle.

ZACHARIAS WERNER.

ZACHARIAS WERNER.

Nous causions :

—Rien ne m'afflige plus, dit Sylvestre, que de voir, au lieu d'une comédie, où tout se rattache à un même fil, où toute l'action tend régulièrement à la formation d'un tout, que de voir, dis-

je, une suite de circonstances capricieuses et de situations isolées. Il est fâcheux que ce soit l'un de nos plus vigoureux écrivains dramatiques de ces dernières années qui ait donné le signal de cette manière légère de traiter la comédie. Du temps des anciens auteurs, dans lesquels on ne saurait méconnaître une étude sérieuse de l'art dramatique, le poète s'efforçait toujours de créer un plan substantiel d'où sortaient naturellement les traits comiques, grotesques et spirituels, parce que cela était indispensable : Junger, qui nous semble souvent faible et mou, a toujours travaillé de la sorte, et Bretzner lui-même connaît l'art de faire jaillir l'esprit comique des combinaisons d'un plan ; aussi, je l'estime fort.

—Pour moi, dit Lothaire, ses opéras l'ont entièrement perdu dans mon es-

prit ; ce sont des modèles de ce qu'il ne faut pas faire.

—Vous, qui parlez de règles dramatiques, s'écria Vincent, vous perdez votre temps à raisonner sur une nullité, et l'on peut vous dire, comme Roméo à Mercutio : « Silence, ô silence, » mes braves gens ! Vous parlez d'un » rien ! » Je suis d'avis que nous ne verrons jamais représenter une bonne pièce, par le simple motif que les vieux ouvrages ne conviennent plus du tout à la faiblesse de notre constitution, et que nous ne pourrions les digérer ; et, quant aux nouveaux, on n'en saurait écrire de bons. D'où cela vient-il? J'ai dessein de le dire dans un traité de quarante feuilles, tout au moins ; mais pour le moment, je vous le résumerai en deux mots : nos mœurs pâles et prosaïques nous ont ôté l'esprit qui consiste à jouer avec soi-même, et l'é-

galité sociale, qui a mis tous nos travers en commun, nous a ôté le goût d'en rire.

— *Dixi*, s'écria Sylvestre en riant, et là-dessous le grand nom de Vincent, avec scel et paraphe ! J'ai remarqué, au contraire, que les pièces de bas comique diminuent, et dans ce nombre je compte surtout les pièces dites à *tiroirs*, dans lesquelles un habile coquin trompe un bon homme d'oncle, ou un directeur de spectacle, par d'absurdes travestissemens. Cependant, il y a peu d'années, cette nourriture maigre et peu substantielle était le pain quotidien de chaque théâtre.

—Elles continueront d'abonder tant qu'il y aura des comédiens bouffis de vanité, dit Lothaire, et auxquels rien au monde ne semble plus intéressant que de se montrer, dans la même soirée, sous des soubrevestes et des perruques de couleurs diverses, et de se

faire admirer comme des merveilles du genre caméléon. J'ai toujours ri en moi-même de cette suffisance qui se donne son apothéose, et qui convertit un homme en marionnette, en le faisant renoncer à son moi, sans lequel il n'est pas d'art comique. C'est d'ordinaire un monsieur bien pincé, bien turbulent, mais sans verve, agile sans nécessité, qui se déploie devant le public afin qu'on l'admire, sans aucunement s'occuper du pauvre comédien qui joue le rôle de compère. Si un emploi peut forcer celui qui le remplit, comme nous le voyons dans *Wilhelm-Meister*, de Goëthe, à prendre tous les rôles dans lesquels il y a des coups à recevoir, chaque théâtre devrait avoir un semblable sujet pour jouer les directeurs de spectacle qu'on bafoue; et il aurait fort à faire, car il n'est pas de comédien qui ne voyage avec un tel

rôle dans sa poche, comme passe-port et comme lettre de crédit.

— Je me souviens à ce propos, dit Théodore *, d'un homme bien singulier, que je vis dans une petite ville du midi de l'Allemagne, au milieu d'une troupe de comédiens. C'était le portrait vivant de l'admirable pédant du roman de Goëthe. Bien qu'il fût insupportable sur le théâtre, où il psalmodiait ses petits rôles avec une monotonie fatigante, on disait que, dans ses jeunes années, il avait été excellent comédien, et qu'il avait surtout admirablement joué ces rôles d'hôtes fripons, qui revenaient presque dans chaque comédie, et dont l'hôte de l'auberge dans le *Monde renversé*, de Tieck, déplore si vivement la disparition sur la scène. Lorsque je le vis, il me sembla avoir parfaitement pris son parti sur le destin qui l'avait

* Hoffmann se met lui-même en scène sous ce nom.

sans doute poursuivi rudement; et, plongé dans une apathie totale, il n'attachait plus de valeur à rien au monde, et particulièrement à lui-même. Rien ne pouvait traverser l'épaisse enveloppe d'indifférence qu'une vie misérable et vulgaire avait formée autour de lui, et il s'y complaisait avec délices. Souvent, cependant, un éclair de génie scintillait du fond de ses yeux creusés, et une expression satirique se répandait sur ses traits, en sorte que sous la manière humble et soumise à l'excès qu'il affectait envers tout le monde, et surtout envers son directeur, homme puéril et vain, perçait une ironie sanglante. Le dimanche, il avait coutume de venir s'asseoir au bas bout de la table d'hôte de la première auberge de la ville, dans un vêtement propre et bien brossé, mais dont la couleur fantasque et la coupe plus fantasque encore annon-

çaient le comédien des temps passés. Là, il tâchait de bien vivre, et se livrait au plaisir de la table sans proférer une seule parole, bien qu'il se montrât fort modéré sur le chapitre du vin, vidant à peine la bouteille qu'on plaçait devant lui. A chaque verre qu'il se versait, il s'inclinait humblement devant l'hôte, qui l'agréait le dimanche à sa table, en récompense des leçons d'écriture qu'il donnait à ses enfans. Un dimanche, il arriva que toutes les places se trouvèrent prises à la table d'hôte; il s'en trouvait une seule auprès du vieux comédien, et zeste, je m'y glissai dans l'espoir de faire paraître au grand jour l'esprit supérieur que mon homme cachait avec tant de sollicitude. Il était difficile, presque impossible, d'approcher du comédien; quand on croyait le tenir, il se baissait sous vos mains et vous échappait à force

d'humilité et de soumission. Enfin, après l'avoir forcé, à grand'peine, à se laisser verser deux verres d'un vin capiteux, il parut se dilater un peu, et parla avec une émotion visible du bon vieux temps du théâtre, qui avait disparu et qui ne reviendrait jamais. À la fin du repas deux de mes amis vinrent à moi, et le comédien voulut se retirer. Je le retins ferme, bien qu'il protestât du ton le plus misérable « qu'un pauvre » comédien usé n'était pas une société » digne de messieurs aussi honorables; » qu'il n'était nullement convenable qu'il » restât; que ce n'était pas sa place, et » qu'on ne le souffrait à cette table que » pour le petit peu de nourriture qu'on » voulait bien lui donner, etc. » — Enfin il céda, mais je dois moins l'attribuer à la persuasion de mon éloquence, qu'à l'appât irrésistible d'une tasse de café et d'une pipe d'excellent tabac turc

que je lui offris. Il resta donc, et parla avec esprit et vivacité de l'ancienne scène : il avait vu jouer Eckhof et Schœder; bref, il se découvrit à nous, et nous vîmes que son état d'abattement provenait des regrets du passé, que ce temps écoulé était le paradis perdu pour lui où il respirait, où il vivait encore, et que, jeté hors de là, il flottait sans soutien, et ne savait plus à quoi se prendre. Que cet homme nous surprit, lorsque, devenu enfin joyeux et ouvert, il nous récita, avec une énergie d'expression qui pénétra nos âmes, le récit du fantôme dans *Hamlet*, tel que Schrœder l'a traduit! (Il n'avait jamais entendu parler de la traduction de Schlegel.) Nous ne pûmes lui refuser de lui exprimer toute notre admiration, lorsqu'il prononça quelques passages du rôle de Polonius d'une manière qui nous fit voir de-

vant nos yeux le courtisan que la vie des cours a rendu puéril, sans lui ôter entièrement les principes de sagesse humaine qui réveillent de temps en temps sa raison. Mais tout cela n'était que le prologue d'une scène telle que je n'en vis jamais, et qui ne s'effacera plus de ma mémoire. J'arrive maintenant au point de notre conversation qui m'a fait souvenir de mon vieux comédien, et je vous prie de me pardonner ce long préambule. Le pauvre homme était forcé de jouer les misérables rôles de compère, dont nous parlions tout-à-l'heure, et il devait, dans peu de jours, jouer *le Directeur de spectacle dans l'embarras*, avec le directeur du théâtre lui-même, qui s'attendait à briller dans le rôle du comédien mystificateur. Soit que ce jour, son ancien esprit (celui qu'il s'efforçait toujours de mortifier) se fût ré-

veillé en lui; soit que, contre son habitude, il eût eu recours au vin pour soutenir sa verve, dès son entrée en scène, il se montra tout autre qu'on ne l'avait vu jusqu'alors : ses yeux étincelaient, et la voix sourde et tremblante du vieil hypocondre s'était changée en une basse pleine et sonore, comme en ont au théâtre les oncles riches que la justice poétique amène à la fin des comédies pour punir la folie et récompenser la sagesse. Au reste, les choses se passèrent comme d'ordinaire. Mais quel fut l'étonnement du public, lorsqu'après les premières scènes de travestissement, étant seul, cet homme singulier s'avança sur le bord du théâtre, le sarcasme sur les lèvres, et lui parla à peu près en ces termes : « Est-il bien possible qu'on » veuille fonder l'illusion sur un habit » taillé de telle ou telle manière, sur

» une perruque plus ou moins frisée,
» et soutenir par ces moyens-là un mi-
» sérable talent que n'anime pas un
» esprit original? Le jeune homme qui
» a voulu de la sorte se faire passer à
» mes yeux pour un artiste à expédiens,
» pour un génie transformateur, n'au-
» rait pas dû gesticuler si immodéré-
» ment, puis retomber sur lui-même
» comme un couteau de poche, et rou-
» ler les *r* d'une façon si fatale à l'o-
» reille; alors peut-être le public et
» moi-même n'aurions-nous pas recon-
» nu aussitôt notre petit directeur,
» comme la chose vient d'arriver à faire
» pitié! — Mais comme la pièce doit
» durer encore une demi-heure, je
» vais pendant tout ce temps faire com-
» me si je n'avais rien remarqué, bien
» que cela m'ennuie furieusement et me
» dérange fort. » Bref, à chaque entrée
du directeur, le vieux comédien lui

donnait sa réplique d'un air incrédule et d'une façon si divertissante, que la salle retentissait des éclats de rire des spectateurs. Rien n'était plus plaisant que de voir le directeur, tout occupé de ses travestissemens, continuer son rôle jusqu'à la fin, sans se douter du tour qu'on lui jouait sur la scène. Il se pouvait que le vieux comédien fût d'accord, pour son méchant complot, avec l'habilleur du théâtre; toujours est-il que le malheureux directeur était fort long à se vêtir, et les intervalles des scènes que le vieux comédien devait remplir duraient plus long-temps que d'ordinaire. Aussi avait-il le loisir de lancer les brocards les plus amers contre le pauvre directeur, et d'imiter avec une vérite foudroyante son jeu et son langage, ce qui faisait pâmer les spectateurs. Toute la comédie fut ainsi inversée, et les scènes ac-

cessoires devinrent les scènes principales, scènes ravissantes et inouïes. Je me rappelle surtout que le vieux comédien annonçait quelquefois au public de quelle manière le directeur allait paraître, imitant d'avance sa mine et ses attitudes, et que celui-ci attribuait à l'expression comique de ses traits les rires bruyans qui l'accueillaient, et qui s'adressaient à l'imitation parfaite que l'autre venait d'en faire. Enfin le directeur apprit ce qui s'était passé; le vieux comédien eut peine à se soustraire aux mauvais traitemens dont il le menaçait, et la scène lui fut interdite; en revanche, le public le prit en affection, et le défendit si chaudement, que le directeur, poursuivi chaque soir par les huées des spectateurs, se vit forcé de fermer son théâtre et d'aller s'établir dans une autre ville. Quelques citoyens honorables, à la tête desquels se trou-

vait l'hôte de l'auberge, se réunirent pour assurer au vieillard un petit revenu, afin de lui procurer une vie honorable et tranquille. Mais un comédien est un être inexplicable! Un an s'était à peine écoulé, lorsqu'il disparut subitement. Depuis, on le rencontra, courant le pays avec une troupe ambulante, plus misérable et plus mal content que jamais.

— Cette anecdote, dit Ottmar, pourrait trouver place dans un livre de morale à l'usage des comédiens et de ceux qui veulent le devenir.

Pendant que nous causions ainsi, Cyprien s'était levé en silence; et après avoir fait quelques pas dans la chambre, il s'était établi près de sa fenêtre, derrière les rideaux qui étaient tirés. Au moment où Ottmar se tut, un tourbillon de vent vint mugir dans la chambre, les lumières menacèrent de s'éteindre,

tout le pupitre de Théodore devint vivant, mille papiers volèrent çà et là dans la chambre, et les cordes du forte-piano qui était resté ouvert rendirent un son prolongé.

—Eh! Cyprien, que fais-tu? s'écria Théodore, en voyant ses notes littéraires abandonnées à la furie du vent d'hiver. Et chacun s'efforça de sauver les lumières, et de se préserver des flocons de neige qui pénétraient de toutes parts.

— Il est vrai, dit Cyprien en refermant la fenêtre, il est vrai que le temps ne permet pas que l'on contemple la nature.

Sylvestre prit par les deux mains Cyprien, qui, dans sa distraction, se laissa reconduire à sa place, qu'il avait quittée. — Dis-moi, lui demanda Sylvestre, dans quelles régions inconnues tu t'es égaré; car ton esprit variable t'avait

certainement transporté bien loin de nous.

— Je n'étais pas si loin de vous que tu peux le penser, répondit Cyprien; et c'est votre entretien même qui m'avait ouvert la porte pour m'échapper. Au moment où vous parliez si longuement de comédie, et où Vincent remarquait judicieusement que nous avions perdu de cet esprit qui joue de soi-même, je songeais, moi, que, dans ces temps nouveaux, la tragédie avait révélé plus d'un noble talent. À cette pensée, j'avais été frappé par le souvenir d'un poète qui débuta en prenant l'essor du génie le plus audacieux, mais dont l'esprit, voilé par de sombres nuages, s'affaissa de plus en plus.

— Tu combats ici directement le principe de Lothaire, dit Ottmar; il prétend que le génie véritable ne baisse jamais.

— Et Lothaire a raison, continua Cyprien, s'il prétend que les plus violens orages de la vie ne peuvent éteindre la flamme sublime qui jaillit de nos âmes; que les déboires les plus amers, que les événemens les plus accablans, luttent vainement contre la puissance divine de l'esprit; que l'arc ne se tend que davantage; que la flèche ne part qu'avec plus de rapidité. Mais il en est autrement lorsque l'embryon porte en lui le ver envenimé qui se développe avec sa sève, qui s'attache aux plus belles fleurs de sa vie : l'arbre recèle en lui-même son principe de mort; il n'est pas besoin de tourmente pour l'abattre.

— Alors il manquait au génie dont tu parles, la première des qualités indispensables au poète tragique, qui doit pénétrer avec force et liberté dans la vie. Pour moi, je pense qu'une âme de

poète doit être saine en tous points, libre de toute contrainte, et affranchie de ces faiblesses, ou pour parler comme toi, de ce venin inné qui la ronge sourdement. Où se trouva jamais une âme plus saine et plus libre que celle de notre père sublime, de Goëthe? C'est avec de telles âmes qu'on crée des *Goetz de Berlichingen*, des *Egmont*. — Et si l'on ne peut accorder à notre Schiller cette force de demi-dieu, ce calme intellectuel parfait; la pure auréole de génie qui environne ses héros, et qui nous réchauffe de ses rayons, atteste un esprit créateur. N'oublions pas son brigand *Moor*, que Tieck nomme avec raison une création titanique. Mais nous voici bien loin de ton poète, Cyprien, et je voudrais que tu nous disses, sans plus de façon, de qui tu veux parler, bien que je croie le deviner.

— Au risque de m'entendre dire, comme vous l'avez fait souvent, que je me jette à travers votre conversation, avec des paroles que vous ne pouvez vous expliquer, parce que je ne vous ouvre pas le champ de mes rêves, s'écria Cyprien, je ne craindrai pas de dire : Non, depuis le temps de Shakspeare, jamais un être semblable à ce terrible vieillard ne se montra sur la scène! et afin que vous ne demeuriez pas un seul instant en doute, j'ajouterai que nul poète moderne ne peut se vanter d'avoir produit une conception aussi puissante et aussi tragique que le drame des *Fils de la Vallée* de Zacharias Werner.

Nous nous regardâmes avec étonnement; on repassa rapidement les traits principaux des poésies de Zacharias Werner, et l'on convint qu'on trouvait partout quelque chose de grand,

de vraiment fort et tragique, mêlé à des idées bizarres, aventureuses, quelquefois vulgaires qui témoignaient que le poète n'avait jamais pu parvenir à voir nettement son héros, et qu'il lui manquait cette santé intellectuelle, cette sérénité intérieure sans laquelle, selon Lothaire, il n'est pas de poète tragique.

Théodore avait ri en lui-même, comme s'il eût été d'une autre opinion.— Arrêtez, mes amis, point de précipitation, s'écria-t-il; je sais, et seul de vous tous je puis savoir, que Cyprien parle d'un poème que le poète n'acheva pas, et qui doit rester inconnu, bien que les amis du poète, que ceux qui vivaient dans son intimité, et à qui il avait communiqué les scènes principales, fussent convaincus de la supériorité de cette œuvre, non pas seulement sur les autres compositions de

l'auteur, mais sur toutes les tragédies des temps modernes. *

— Je parlais, dit Cyprien, de la seconde partie de *la Croix à la Baltique*, où paraît cette création gigantesque du vieux roi de Prusse, Waidewuthis. Il

* Hoffmann était un de ces amis qui vivaient dans l'intimité de l'auteur de la tragédie de *Luther*, du *Vingt-quatre février*, et de *la Croix à la Baltique*, demi-drame, demi-opéra dont Hoffmann fit la musique. Il n'est ici question que d'un des écrits de Werner. Hitzig a publié la vie de cet écrivain, dont l'existence rêveuse et agitée ne fut pas moins bizarre que celle d'Hoffmann, et qui, après avoir idéalisé le luthéranisme dans ses poésies, alla se faire moine à Venise, et mourut en léguant sa plume au trésor de la Vierge à Mariazel. Sa vie entière, et les contradictions qui la remplirent, peuvent s'expliquer par un même motif; il fut toujours guidé par l'idée qu'il avait une mission divine, pensée qui le jeta dans un état d'aliénation complète. — Cette conversation est fort curieuse en ce qu'elle révèle cette pensée de Werner, et qu'elle fait connaître la fin d'un ouvrage qu'il n'a pas terminé. Les fragmens qu'on en cite n'existaient plus que dans la mémoire d'Hoffmann, qui heureusement les a consignés sur le papier avant que de mourir. Le Tr.

me serait impossible de vous dépeindre clairement ce caractère, que le poète semble avoir évoqué du fond des profondeurs de la terre; bornons-nous à entrevoir le mécanisme qui met en jeu ce personnage. — Les traditions historiques attribuent la première culture des anciens peuples de la Prusse à leur roi Waidewuthis. Il établit les droits de la propriété; les champs furent limités; il fit prospérer l'agriculture, et il donna un culte religieux à son peuple, en taillant lui-même trois idoles, auxquelles on faisait des sacrifices sous un chêne antique où il les avait suspendues. Mais une puissance funeste s'empare de lui alors qu'il se croit lui-même le dieu du peuple qu'il gouverne. Ces raides et grossières idoles qu'il a taillées de ses propres mains, afin que la force et la volonté se courbent devant cette représentation ina-

nimée de la puissance d'en-haut, s'animent tout-à-coup, et s'éveillent à la vie. Ces esclaves soulevés contre leur maître, ces créatures révoltées contre leur créateur, tournent contre lui les armes dont il les a munis, et alors commence une lutte inouïe entre le principe surnaturel et le principe humain. — Je ne sais si je me suis expliqué bien clairement, et si j'ai réussi à vous faire comprendre l'idée colossale du poète; mais pour moi je ne puis me défendre d'une secrète épouvante en songeant à ce Waidewuthis.

— En effet, dit Théodore, notre ami Cyprien vient de pâlir, et sa frayeur nous prouve combien il a été frappé de ce tableau merveilleux dont il ne nous montre que quelques traits. Pour Waidewuthis, le poète l'a peint avec une vigueur miraculeuse, et il l'a fait assez fort et assez gigantesque

pour qu'il soit digne de la lutte, et pour que la victoire que remporte sur lui le christianisme nous paraisse plus grande et plus belle. Dans quelques scènes, ce vieux roi m'a semblé comme s'il était, pour parler comme Dante, *l'imperador del doloro regno* lui-même, qui vient errer sur la terre. Mais quant à la manière dont le poète a voulu terminer son ouvrage, il est difficile de le pressentir. Rien du moins ne me l'a fait deviner.

— Pour moi, dit Vincent, Il me semble qu'il est arrivé au poète avec sa tragédie comme au roi Waidewuthis avec ses idoles : son ouvrage a grandi au-dessus de sa tête, et il n'a pas eu assez de forces pour le maîtriser. En général, s'il est vrai, comme le pense Cyprien, que le vieux roi avait les meilleures dispositions pour devenir un satan accompli, je ne vois pas alors

comment on peut assez le rattacher à la terre pour faire de l'intérêt dramatique. Pour cela, il faudrait que ce satan fût un véritable héros de royauté.

— Et cela est en effet, répliqua Cyprien. Pour le prouver, il faudrait savoir par cœur plusieurs scènes que le poète nous communiqua. Je me souviens encore vivement d'un passage qui me parut admirable. Le roi Waidewuthis prévoit qu'aucun de ses fils ne pourra hériter de sa couronne. Il élève, pour en faire son héritier, un enfant qui paraît, je crois, dans la tragédie, d'abord à l'âge de douze ans. Dans la nuit, ils sont assis tous deux, Waidewuthis et l'enfant, auprès d'un feu; et le roi s'efforce d'enflammer son élève aux idées de puissance divine et absolue des despotes. — Ce discours de Waidewuthis, qui me sembla fort beau,

était entièrement écrit. L'enfant, tenant dans ses bras un jeune loup, fidèle camarade de ses jeux, qu'il a élevé, écoute attentivement les paroles du vieillard; et, lorsque celui-ci lui demande s'il sacrifierait bien son loup pour obtenir une telle puissance, l'enfant le regarde fixement, saisit son loup, et le jette sans rien dire dans les flammes.

—Je sais, dit Théodore, en voyant Vincent sourire, je sais ce que vous allez dire; j'entends déjà le jugement sévère par lequel vous allez condamner le poète, et je vous avoue qu'il y a peu de jours, je me serais joint à vous, moins par conviction que par le chagrin de voir Werner égaré sur une route qui nous éloigne à jamais de lui, et qui ne peut nous laisser le désir de le voir revenir à nous *. Mais mainte-

* Il s'était fait jésuite. Le Tr.

nant je suis désarmé, entièrement désarmé, car j'ai lu la préface de sa tragédie *la Mère des Machabées*, morceau qui ne saurait être compris que par le petit nombre d'amis que le poète avait rassemblés autour de lui, dans les bonnes années de son génie, et qui renferme la plus touchante confession de sa faiblesse coupable, les plaintes les plus douloureuses sur le bonheur qu'il a perdu à jamais. Peut-être cet aveu s'est-il involontairement échappé de son âme, et lui-même n'a-t-il pas compris l'intention profonde qui se dévoilait dans ses paroles aux amis qu'il avait abandonnés. Il me semblait, en lisant cette préface remarquable, que les rayons lumineux du génie de Werner apparaissaient à moi du milieu d'un nuage : et le poète s'offrait à mes yeux comme un monomane à qui son idée fixe laisse des momens lucides,

où, au lieu de déplorer ses faiblesses et ses erreurs, il s'efforce d'entasser d'ingénieux sophismes pour les faire excuser. Dans ce discours, Werner parle de cette seconde partie de *la Croix à la Baltique*, qui nous occupe en cet instant, et il avoue... Ne fais pas d'aussi folles grimaces, Lothaire; ne t'agite pas ainsi sur ta chaise, Ottmar; l'auteur des *Fils de la Vallée* mérite bien que nous parlions de lui avec quelque ferveur. Mon cœur est plein de cet homme, et il faut que je donne un libre cours à ma pensée qui déborde!

—Tu auras beau te fâcher, trépigner, m'injurier et me maudire, mon pauvre Théodore, s'écria Vincent; il faut que je lance au milieu de tes méditations une petite anecdote qui jettera, du moins pendant quelques minutes, un rayon de clarté sur toutes ces figures sombres. — Notre poète avait invité

quelques amis à venir entendre la lecture du manuscrit de *la Croix à la Baltique*, dont ils connaissaient des fragmens qui avaient excité leur curiosité au plus haut degré. Assis, comme d'usage, au milieu du cercle, près d'une petite table sur laquelle brûlaient deux bougies sur de hauts flambeaux, le poète avait tiré son manuscrit de son sein et placé devant lui son mouchoir de soie, teint en bleu de Prusse, nuance vraiment vernaculaire et tout-à-fait de circonstance. — Un profond silence règne alentour! pas un souffle ne se fait entendre. — Werner se compose une de ces physionomies railleuses qui lui sont propres, et qui sont au-delà de toute description; et il commence! — Vous vous souvenez sans doute qu'à la première scène, au lever du rideau, les Prussiens sont assemblés sur les bords de la mer Baltique, et invoquent, par leurs noms, les divinités

sauvages qu'ils viennent adorer. — Il commence donc :

Bankputtis! Bankputtis! Bankputtis!

Puis une pause. Alors s'élève d'un coin de la chambre la voix douce d'un des auditeurs : « Mon cher ami! mon admirable et excellent Werner! si tu as écrit tout ton poème dans ce maudit langage, le diable m'emporte si personne de nous y comprendra quelque chose; et vraiment tu ferais bien de commencer tout de suite par la traduction. »

On se mit à rire; Cyprien et Théodore restèrent seuls graves et silencieux.

— Je passe, dit Théodore, sur l'anecdote de Vincent, et je me garderai de disculper mon ami de ses bizarreries; ce serait chose insensée et de mauvais goût. Laissez-moi plutôt vous poser un problème psychique pour vous faire

comprendre par quelles circonstances singulières la sublime organisation de notre poète a dégénéré; et en revenant à la comparaison de Cyprien, pour vous montrer que le plus bel arbre peut porter en soi, dès sa naissance, les germes de sa destruction.— Représentez-vous une mère malade, malade d'esprit; je ne parle point de cette folie puérile des femmes, qui est d'ordinaire en elles le résultat de l'affaiblissement du système nerveux; j'ai plutôt en vue cet état exagéré de l'âme où le principe psychique, exhalé en traits de flamme par l'action d'une imagination ardente, s'est changé en un poison qui dévore les sources de l'existence, et jette l'homme dans le rêve perpétuel d'une autre vie, que, dans son délire, il prend pour cette vie d'ici-bas. Une femme, pourvue d'ailleurs d'esprit et d'âme, ressemble

plus, en cet état, à une pythonisse qu'à une folle; et dans la lutte des deux principes qui s'agitent en elle, ses discours ont, à certaines oreilles, le caractère des paroles d'en haut. Figurez-vous donc une telle femme, dont l'idée fixe consiste à se croire la vierge Marie, et à tenir le fils qu'elle a enfanté, pour le Christ, pour le fils de Dieu; et chaque jour, à chaque heure, elle l'annonce à cet enfant, qu'on ne peut séparer d'elle : c'est la mère de notre poète! L'enfant est richement doté des qualités de l'âme et de l'esprit; il a surtout reçu en partage une imagination de feu. Ses parens, ses maîtres, pour lesquels il a une profonde estime, en qui il met sa confiance, tous lui disent que sa pauvre mère est folle; et il voit lui-même l'aberration de cette femme augmenter dans les diverses maisons de fous où elle séjourne. Mais

les paroles de sa mère ont profondément pénétré dans son cœur; il croit entendre des révélations d'un autre monde, et il sent vivement grandir en lui les croyances qui anéantissent la force de sa raison. Ce que sa mère lui a dit sur le train de ce monde, sur le mépris, sur les dédains que doivent endurer les élus de Dieu, revient sans cesse à sa pensée; il en trouve la confirmation dans la vie; et, lorsque ses camarades de collége le sifflent ou le bafouent, il se regarde déjà comme un martyr.—Que vous dirais-je! la pensée que la prétendue folie de sa mère, dont l'esprit lui semble si élevé, si au-dessus du monde réel, n'est que l'expression prophétique de sa destinée, n'a-t-elle pas dû germer dans la tête de cet enfant? C'est un élu des puissances du ciel, un saint, un prophète? Exista-t-il jamais pour un jeune homme

à imagination bouillante, une cause plus violente d'exaltation mystique? Laissez-moi supposer encore que ce jeune homme, impressible au degré le plus funeste, est entraîné vers le péché, vers toutes les jouissances, vers toutes les corruptions de la terre. Je veux passer en détournant la vue devant l'affreux spectacle de la nature humaine en combat avec les penchans vicieux qui s'insinuent dans l'âme du malheureux jeune homme, dont le sang trop brûlant augmente encore l'ardeur du poison. Je ne veux point pénétrer plus avant dans ce mystère de contradictions, c'est le ciel et l'enfer qui luttent ensemble, et c'est ce combat mortel qui fait naître à ses yeux une pensée dont on ne peut expliquer le sens par rien de ce qui se passe en la nature humaine. — Et que devient cet enfant lorsque, mûri par l'âge, arrivé au temps

où le péché dépouillé de son brillant vernis se montre dans sa nudité dégoûtante, son imagination, qui a sucé dès le berceau, avec le lait maternel, le germe de cette folie mystique, poussée par des tourmens et des angoisses infinies, voit un culte qu'elle a fui venir au devant d'elle avec des lévites au visage riant et consolateur, avec des hymnes de joie, des chants de triomphe, des bannières d'or et de soie, et des cassolettes fumantes d'encens? Quelle révolution subite s'opère dans son âme éperdue, lorsqu'une voix pleine de douceur, imposant silence aux accens sévères de sa conscience, lui vient dire : « Tu étais frappé d'aveu-
» glement, lorsque tu voulais soutenir
» des combats intérieurs. Le voile est
» tombé, reconnais que le péché est le
» stigmate de la nature divine, de la
» vocation céleste dont la puissance

» éternelle a marqué ses élus. Ce n'est » que lorsque tu osas résister à tes penchans mondains, à la volonté de Dieu, » qu'il dut rejeter l'enfant rebelle, la » créature aveuglée. Le feu épuré de » l'enfer sert à former l'auréole de » gloire des saints! » Ainsi ce terrible et fallacieux hypermysticisme rend le courage au malheureux, alors que les derniers débris de son être intelligent lui échappant, le rendent semblable à l'insensé dont le mal devient incurable quand il en vient à se complaire et se délecter dans sa folie.

— Assez, assez, s'écria Sylvestre; Théodore, je t'en supplie, n'en dis pas davantage. Tes dernières paroles me rappellent le dogme terrible du père Molinos et les leçons abominables du quiétisme. J'ai tremblé de tous mes membres en lisant l'une des maximes de ce dogme. « Il ne faut avoir nul

» égard aux tentations, ni leur appor-
» ter aucune résistance. Si la nature se
» meut, il faut la laisser agir; ce n'est
» que la nature *. » Cela nous con-

* Il est peut-être curieux de rapporter ici un passage qui donne une idée de cette étrange doctrine : « Toute » opération active est absolument interdite par Molinos. » C'est même offenser Dieu que de ne pas s'abandonner » à lui; que l'on soit comme un corps inanimé. De là » vient, suivant cet hérésiarque, que le vœu de faire quel- » ques bonnes œuvres est un obstacle à la perfection, » parce que l'activité naturelle est ennemie de la grâce; » c'est un obstacle aux opérations de Dieu et à la vraie » perfection, parce que Dieu veut agir en nous sans nous. » Il ne faut connaître ni lumière, ni amour, ni rési- » gnation. Pour être parfait, il ne faut pas même connaître » Dieu; il ne faut penser ni au paradis, ni à l'enfer, ni » à la mort, ni à l'éternité. On ne doit point désirer de » savoir si on marche dans la volonté de Dieu, si on est » assez résigné ou non. En un mot, il ne faut point que » l'âme connaisse ni son état, ni son néant; il faut qu'elle » soit comme un corps inanimé. Toute réflexion est nui- » sible, même celle qu'on fait sur ses propres actions et » sur ses défauts. Ainsi on ne doit point s'embarrasser du » scandale que l'on peut causer, pourvu que l'on n'ait pas

duit..... — Beaucoup trop loin! s'écria Lothaire. Trève de toutes ces folies sublimes, qui nous méneraient droit aux discussions théologiques.

Pendant ce temps, Théodore avait passé dans la chambre voisine; il revint portant un portrait voilé qu'il posa sur la table, en l'appuyant contre la muraille; et de chaque côté, il plaça deux lumières. Tous les yeux se tournèrent vers cet objet, et lors-

« intention de scandaliser; quand une fois on a donné son » libre arbitre à Dieu, on ne doit avoir aucun désir de sa » propre perfection, ni des vertus, ni de sa sanctification, » ni de son salut; il faut même se défaire de l'espérance, » parce qu'il faut abandonner à Dieu tout le soin de ce qui » nous regarde, même celui de faire en nous et sans nous » sa divine volonté; ainsi c'est une imperfection que de » demander, c'est avoir une volonté et vouloir que celle » de Dieu s'y conforme. Par la même raison, il ne faut » lui rendre grâce d'aucune chose; c'est le remercier d'a- » voir fait notre volonté, et nous n'en devons point avoir. »

Histoire du procès de La Cadière.

que Théodore enleva rapidement le voile, un léger cri s'échappa de toutes les bouches.

C'était l'auteur des *Fils de la Vallée*, peint en buste, d'une ressemblance si admirable, que l'image semblait dérobée dans le miroir.

— Oui, s'écria Ottmar avec enthousiasme, de ces touffes épaisses de sourcils bruns s'échappe le feu mystique qui entraîna la ruine du poète! Mais cette bonté qui se peint dans tous ses traits, ce rire de l'*humour* véritable qui se joue sur ses lèvres, et qui cherche vainement à se cacher sous la main qui soutient son menton alongé, tout cela m'entraîne vers le mystique, qui, plus je le regarde, me semble se rapprocher de l'humanité.

— Tu as raison, Ottmar, s'écria Vincent. Ses regards sombres s'éclaircissent; il se montre plus humain, *et*

homo factus est! Voyez, il sourit! Tout-à-l'heure, il va nous adresser des paroles réjouissantes. — Une ironie divine, un bon mot fulminant voltigent sur ses lèvres. Allons, courage, Zacharias! Ne te gêne pas, tu es au milieu de tes amis; nous t'aimons, railleur caverneux! Allons, camarades, allons, mes frères, le verre en main; notre sublime humoriste ne nous en voudra pas de faire une libation de punch devant son image, pour apaiser le dieu qui préside aux gémonies.

Les amis élevèrent leurs coupes remplies pour accomplir ce vœu.

— Permettez-moi, dit Théodore, d'ajouter encore quelques mots. N'oubliez pas que je n'ai eu d'autre but, en vous dévoilant quelques circonstances ignorées de la vie de Werner, que de faire sentir bien vivement combien il est injuste et dangereux de juger des

sensations d'un homme dont on n'a point scruté le cœur; et quel manque de générosité il y aurait à poursuivre de froides railleries un homme qui a succombé à une puissance inouïe, à laquelle on n'eût sans doute pas résisté soi-même. Qui jettera la première pierre à l'homme sans défense qui a fait lui-même couler le sang de son propre cœur? Eh bien! mon but est atteint. Vous-mêmes, ses juges inexorables, votre pensée a changé subitement, lorsque vous vous êtes trouvés face à face avec lui. Sa physionomie dit vrai. Dans ces beaux jours où il vivait amicalement à mes côtés, je le reconnaissais pour le mielleur, pour le plus aimable des hommes; et tous les écarts de son esprit, qu'il mettait plutôt en lumière par son ironie, qu'il ne cherchait à les cacher, ne firent que le présenter sous un aspect plus sédui-

sant. Non, il n'est pas possible que toutes les fleurs de cet esprit se soient flétries par un souffle empoisonné * ! Non, si cette image pouvait s'animer, Werner apparaîtrait au milieu de nous avec toute sa vie et tout son génie. Puissions-nous n'avoir vu que les ténèbres qui précèdent le lever du jour! Puissent les rayons de la foi véritable se ranimer en lui! Puissent les forces de son âme, rafraîchies par une vie nouvelle, se réveiller pour mettre le sceau à une œuvre qui doit couronner sa gloire! Et maintenant, amis, choquons nos verres dans ce joyeux espoir !

Les amis choquèrent leurs verres avec fracas, et formèrent un demi-cercle autour de l'image du poète.

— Et pour moi, s'écria Vincent, je bois au divin poète, n'importe qu'il soit

* A l'époque où Hoffmann écrivit ce morceau, Werner vivait dans une maison de jésuites.

abbé, jésuite, cardinal, pape même ou évêque *in partibus infidelium*, par exemple, de Naples.

Vincent avait, selon sa coutume, mis un terme à notre enthousiasme par une plaisanterie. Les amis reprirent leurs places, et Théodore, voilant de nouveau le portrait du poète, l'emporta en silence.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE I

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Préface.	5
Mademoiselle de Scudéry.	7
Note d'Hoffmann.	197
Zacharias Werner.	203

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01529840 1